51e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 32 — 9 AOUT 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète. . . . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . . . 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

La Franc-Maçonnerie. *(Deuxième article)*. — I. Traits généraux de la maçonnerie. — Trois catégories de francs-maçons, 513. — II. Evolution de la maçonnerie française sous la troisième République — Suppression de Dieu, 515. — III. La philosophie composite de la maçonnerie. — Le langage volontairement équivoque. — République et maçonnerie, 517. — IV. L'apogée de la maçonnerie au temps du Combisme. — Les lois contre les Congrégations, 519. — V. L'affaire des *fiches*. — Chute du Combisme. — La franc-maçonnerie reste debout quand même. — Sa malfaisance actuelle, 521. — VI. Opinion prêtée au clergé de France sur la maçonnerie par la *Revue de Paris*, 524. — VII. Renseignements généraux sur l'état actuel de la maçonnerie dans le monde, 525.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : P. Charmot, 526; Paul Perdrizet, 527; Traduction de la *Somme théologique, La Religion*, tome II, par le P. Mennessier, O. P., chan. A. Milet, Paul Lesourd, 528.

PRÉDICATION

Panégyrique de S. Roch. — Sur les traces du Christ, 433.

Pour la fête de S. Bernard. — Le vrai sens de la vie, 436.

Pour la fête de S. Barthélemy. — Sa vie, 438.

Pour la fête de S. Louis. — Sa charité, 440.

Les Litanies du Sacré-Cœur. — XVI. *14e Invocation :* Cœur de Jésus, en qui se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science, 442.

Entretiens sur le Discours après la Cène. — II *Exhortation à la confiance :* 1er motif : La séparation ne sera pas éternelle (Jésus Voie, Vérité et Vie), 444.

PETIT COURRIER

Q. — Connaissez-vous une nouvelle édition du P. de Gonnelieu, *De la présence de Dieu, qui renferme tous les principes de la vie intérieure*, ouvrage publié en 1703 ?

R. — **Une édition in-32 de VIII-256 p. a paru chez Téqui en 1908; mais elle ne figure plus au catalogue et nous n'en connaissons pas d'autre.**

Q. — On m'assure qu'il existe en Belgique un Office de tracts d'action catholique qui se distinguent par la variété et l'abondance des matières traitées. Ce sont, paraît-il, de petits opuscules de grande actualité et qui conviennent très bien pour cercles d'études. Je serais heureux si l'*Ami* pouvait me renseigner.

R. — **D'après le signalement que vous donnez, nous pensons qu'il s'agit des brochures mensuelles publiées dans la collection « Etudes religieuses » par « La Pensée catholique », 38, quai Mativa, Liège. L'abonnement aux 24 nos annuels est de 20 f. pour la France. Demandez la liste des brochures encore en vente (et votre abonnement) à la librairie Labergerie, 11, rue Cujas, Paris 5e.**

Q. — J'ai cette conférence de théologie dogmatique à traiter : « L'état de justice originelle de l'homme ; les dons préternaturels ; leur existence et leur caractère préternaturel. »

Auriez-vous traité cette question dans les six dernières années ? En ce cas, m'indiquer les références. Indiquez-moi également un ouvrage où je pourrais me documenter.

R. — **Voyez l'*Ami* 1924, p. 69-72 ; 1929, p. 533-537 ; mais en 1924 le sujet n'est abordé qu'incomplètement ; en 1929, qu'indirectement. Si vous pouviez vous procurer l'*Ami* de 1922, p. 289-296, vous auriez votre conférence presque entièrement faite.**

Mais bien plutôt travaillez vous-même, et guidez-vous d'après de bons auteurs. Voyez : *Dict. de*

Théol. cath., **articles *Justice originelle* et *Péché originel*; ou si vous voulez quelque chose de plus simple, prenez A.-A. Goupil, *Dieu*, tome II, p. 97-120, 15 f., librairie Paillard, 51, boulev. Raspail, Paris 6e.**

Q — L'*Ami* voudrait-il me faire connaître un exposé dogmatique des sacrements autre qu'un manuel comme la *Doctrine catholique* de Boulenger? Gihr est trop élevé pour les fidèles.

R. — Il y a, du P. A. Goupil, *Les Sacrements*, 3 vol. in-8 de 160 p., chacun 16 f. 25 franco, chez l'auteur, 5, rue du Regard, Paris 6e; — si vous les trouvez aussi trop élevés, prenez Plat, *52 Prônes sur les Sacrements*, in-8, 14 f., Paris, Lethielleux.

Q. — L'*Ami* me rendrait service en me renseignant sur la moralité de ce jeu si commun en Espagne et dans le Sud Ouest de la France : la course de taureau, qui consiste à exciter l'animal, le fatiguer jusqu'à épuisement, et enfin à le tuer devant les spectateurs.

R — La moralité a été indiquée par le pape S. Pie V qui, dans une Bulle du 1er novembre 1567 (*Bullar.*, edit. Taurin., t. VII, p. 630), 1o défendait à tous les princes chrétiens, sous peine d'excommunication *ipso facto*, de permettre des spectacles de ce genre, et 2o privait de la sépulture ecclésiastique toute personne tuée en combattant dans ces jeux contre des taureaux et autres bêtes. — Le 23 octobre 1920, le cardinal Gasparri écrivait à la Société protectrice des animaux : « Il n'est pas douteux que l'Eglise continue à condamner hautement, ainsi qu'elle l'a fait par le passé, ces spectacles sanglants et honteux. »

Q. — Une convertie reste tourmentée de la souffrance des animaux : ils subissent des souffrances, sans qu'il y ait de leur faute, et sans espoir de justice. Que répondre à cette objection contre la justice et la providence de Dieu ?

R. — Lisez ce que nous avons écrit là-dessus en 1931, p. 845. Et sur une autre objection qu'elle pourra vous faire aussi, l'existence des animaux nuisibles, voyez en 1930, p. 64.

Q. — Connaissez vous le texte reproduit sur l'image ci-jointe ? Il est d'un bien haut intérêt ; mais est-il authentique ?

R. — Il s'agit d'une carte postale illustrée, où une tête du Christ couronné d'épines est encadrée par la traduction française de la lettre de Publius Lentulus décrivant à l'empereur Tibère la physionomie de Jésus-Christ. Malheureusement ce Lentulus est un personnage imaginaire et sa lettre n'est qu'une pieuse composition apocryphe, rédigée sans doute au XIIIe ou XIVe siècle. Voyez l'article de M. Vigouroux sur LENTULUS, dans le *Dictionnaire de la Bible*, t. IV, col. 168 172.

Q. — Votre appréciation, s. v. p., sur l'ouvrage de Gina Lombroso : *La Femme aux prises avec la vie*, traduit de l'italien par F. Le Hénaff, Paris, Payot.

R. — Nous l'avons donnée en 1924, p. 768. Voici le début et la fin de notre article : « Ce nouveau livre est une œuvre pratique. C'est un livre d'épouse et de mère. Elle le dédie à sa fille. Elle l'écrit pour « celles qui souffrent » ou qui sont exposées à souffrir ; elle les suit dans leurs luttes avec la vie, au quadruple point de vue de la profession, du mariage, de la famille, des enfants... Tertullien aurait volontiers donné comme signature à beaucoup de ces pages : *Anima naturaliter christiana*. »

Q. — Existe-t-il une sainte *Laure* et à quelle date célèbre-t-on sa fête ?

R. — Sainte *Laura* de Cordoue, veuve après six ans de mariage où elle avait eu deux filles, ensuite abbesse, martyrisée par les Sarrasins en 864 ; fête le 19 octobre.

En réponse à la 2e question de la page 242, nous avons reçu de M. l'abbé Maranget, Directeur du Secrétariat Liturgique, 24, rue St Roch, Paris 1er, les renseignements suivants :

1e Affiches de l'Apostolat Liturgique, abbaye de Saint-André, par Lophem les-Bruges (Belgique) : *a) L'année liturgique en images*, 9 planches de 66×53 cm. en six couleurs, 60 f français ; *b) Les évangiles des dimanches et des fêtes de l'année*, planches de 39×60 cm. en six couleurs, 2 planches par évangile, 4 f. 50 la planche. — Dépôt à « Paris-Rome », 57, rue de Rennes, Paris 6e.

2e Affiches de la Croisade Eucharistique belge : Format : 47×74 cm. Destination : rappeler aux Croisés et à tous les fidèles la célébration des temps et fêtes liturgiques. Contenu : un symbole du temps ou de la fête; un texte invariable (devise de la Croisade); une sentence variable pour le temps ou la fête. 16 affiches : Passion, Pâques, Pentecôte, Mai, Sacré-Cœur, Fête-Dieu, Assomption, Rosaire, Journée Sacerdotale, Christ-Roi, Défunts, Avent, Noël, Epiphanie, Carême, S. Joseph.

Le prix de la *série* des 16 affiches est de 20 fr. belges. S'adresser au Secrétariat Diocésain de la Croisade Eucharistique, 1, rue Forgeur, à Liège (Belgique).

— Page 202 : Une confrérie en l'honneur de S. Jean-Baptiste est érigée dans l'église Saint Henri, route d'Issoudun, à Bourges.

— Page 210 : Je ne sache pas que les Rédemptoristes aient publié quelque chose sur la manière de décorer et illuminer les églises pendant les missions. Mais on pourra recourir à *L'Intermissionnaire*, revue trimestrielle des missions paroissiales (10 f. par an ; 19, rue Nitot, Paris 16e), qui dans ses nos 1 et 2 a donné des détails sur la Fête du Travail, dans son no 3 un article sur les Fêtes de Mission, et dans ses nos 4 et 5 la façon de procéder aux illuminations (avec dessins).

— Page 218, sur la question sociale : E. Lacombe, *Les éléments d'un programme social catholique*, in-12 de 208 p, 6 f. 65, Paris, Bonne Presse ; — Charles Maignen, *La doctrine sociale de l'Eglise d'après les encycliques de Léon XIII, Pie X, Pie XI, de 1891 à 1931*, in 12 de 295 p, 10 f., Paris, Téqui

— Page 226 : Ayant ici depuis 1625 la dévotion à N-D. des Sept-Douleurs, je me sers d'un petit manuel intitulé : *La Compassion aux Douleurs de Marie*, par l'abbé Bataille, 304 p, édité chez Zech et Fils, à Braine-le-Comte (Belgique). On peut y trouver facilement les 30 lectures demandées.

Il y a aussi un ouvrage intitulé : *Les Douleurs de Notre Dame*, méditations, allocutions et lectures pour le Mois de Marie ou le Temps de la Passion, par le P. Joseph Renard, S. J, in 12 de 360 p., 7 f. 50, chez Mame, à Tours. Chacun des 31 chapitres comprend une lecture (ordinairement en trois points), une prière à N.-D., un exemple. Ouvrage sans prétention, mais non sans agrément, écrit dans un style simple, noble; c'est là, à mon sens, comme une petite théologie sur les douleurs de Notre-Dame, renfermant des aperçus nouveaux et intéressants.

Collection « Coins de France ». — André DORNY. Colmar et ses environs. In-4o couronne de 198 p, sous couverture illustrée avec de nombreuses photographies et dessins dans le texte. — Louis CHAIGNE. La Vendée. 216 p. et 125 photographies et dessins. — Chaque vol., broché, 16 f ; cartonné luxe, 24 f. — F. Lanore, 48, rue d'Assas, Paris 6e.

Cette collection dite des « Coins de France » est aussi intelligemment comprise qu'élégamment présentée. Les deux volumes déjà parus en garantissent l'intérêt et l'opportunité.

I. — Colmar, l'antique *Villa Columbaria*, appelée communément *Colombarium*, la cité des colombes, est un joyau. M. Dorny (pseudonyme d'un Principal de collège qui est aussi l'auteur de délicieuses *Légendes d'Alsace* publiées à la librairie Istra) convie son lecteur

(Voir la suite p. 254).

BON - NATUREL - SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE

FALCE doreurs, quai du Pont-Neuf, 50, TOURS, pr diocèses Ouest-Sud ; à THIEUX, S. et-M., pr Est-Nord. Dor. argent Objets du Culte.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

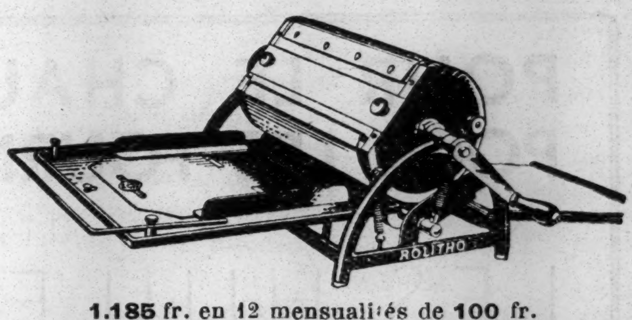
Exigez la marque **TETRA**

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

ROLITHO 1934

Le Duplicateur parfait
1.200 copies à l'heure

Notice gratuite sur demande



1.185 fr. en 12 mensualités de 100 fr.
20 % de remise à MM. les Ecclésiastiques.

Alph. ENGEL, 18, rue du Mail, PARIS (2e).

Les Sonneries Electriques de Cloches

BACH

Ing. Constr
METZ

260 Eglises sont déjà installées.

LOURDES Office Pèlerinages (Bureau Paroissial)
se charge sans frais procurer logement aux Pèlerins.
Ecr. Mr COLOMÈS, 9, Impasse du Viscos. Timb. p. rép.

ARTERIO-SCLEROSE
Les "Gouttes Spencer" végéto-sulfurées ([illegible] f. 65 p. 1 mois) abaissent la tension de 3 à 6 degrés sans régime.

DIABETE et PETROLE
Les Capsules de "Pétrolex" (240 p. 1 mois, 40 f.) remplacent l'insuline et guérissent sans régime. Notices grat. Lab. des Phocéens, NICE (A.-M.)

Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
J. BENOIT, Maître Peintre Verrier
37, rue Hermite, NANCY
Déplacement et devis gratuits sur simple demande.
Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER.
Agréé pr les Monuments historiques. *Belles références.*

MOINS CHER ou pas plus cher qu'ailleurs
MIEUX FAIT en tous cas, coupe renommée
SOUTANES & Douillettes sur mesures.
Demandez notre feuillet A d'échantillons gratis.
Essayez, vous jugerez ! Tous vêtements de ville et de chœur. Sous-vêtements. — Bonneterie.

CHASUBLERIE — ORFÈVRERIE
BRONZES, FLEURS ARTIFICIELLES — LINGERIE D'EGLISE
DENTELLES POUR AUBES ET ROCHETS
TAPIS — AMEUBLEMENT
Adressez-vous en confiance à

Laurent OLIVA Magasins et ateliers : 59 et 59bis, rue Bonaparte **PARIS**
Dessins, devis gratis

VITRAUX D'ART

L. BALMET

25, Cours Berriat,

GRENOBLE

Téléph. 10.00 — R. C. 5534.

Maison la plus importante de la région du Sud-Est, fondée en 1850.

RÉFÉRENCES. — Expositions internationales de Turin, Milan, Londres, Lyon 1914, Membre du Jury. Arts décoratifs modernes Paris 1925, Diplôme d'honneur. Grand prix Athènes 1928. Membre du Jury Barcelone 1929. Grand Prix Exposit. Coloniale Paris 1931. Fournisseur des Missions et de l'Etat.

Dessins originaux très étudiés.
Projets et devis sur demande.
Prix modérés, facilités de paiement.

Emballages spéciaux pour l'exportation, ferrures inoxydables pour les pays maritimes.

MANUFACTURE DE **TAPIS D'EGLISES**

ADAM & Cie

AVIGNON

Echantillons franco sur demande

Remise actuelle de dix pour cent.

VINS DE MESSE DE BANYULS VIEUX

rigoureusement conformes aux décrets liturgiques

La bonbonne de . . .	6 litres	10 litr.	16 litr.	25 litr.
Grenache doré ½ sec	55 fr.	80 fr.	110 fr.	170 fr.
Collioure doré doux .	75 fr.	115 fr.	165 fr.	250 fr.

Franco tous frais gare destinataire. Echantillon 2 fr.

H.-P. SOULIER, à COLLIOURE (Pyrénées-Or^{les}).

OMNIGRAPH marque internationale : **D. A. D. O.** pour **Cours, Lecons, Tracts,** irréprochablement à 200 exemplaires par épreuve. L'OMNIGRAPH s'ouvre comme un album ; fonctionne sans stencil ni encrage. On applique le texte et l'on tire sans rouleau par simple adhérence des feuilles. Rien des mastics

Remboursement sans discussion dans la huitaine en cas de non-convenance. Voilà une garantie formelle. Références dans le monde entier et sous les climats les plus divers. Partout où s'exerce l'action chrétienne, l'OMNIGRAPH est le précieux auxiliaire du prêtre, du missionnaire, du professeur pour leur enseignement. De nombreuses lettres de remerciements en font foi. Prix en 21×31 cm utiles : **70 fr.** ; le même à 2 plaques : **100 fr.** (recommandé). Port 6,75.

A. PROUX, fabricant, O. I. ✪, 9, rue N.-D. de Lorette, PARIS (9e).

POUR LE CHAUFFAGE CENTRAL
POUR LES FOURNEAUX DE CUISINE

UTILISEZ

LES HUILES LOURDES

SHELL

CONFORT — PROPRETÉ — ÉCONOMIE

CONSULTEZ LA

STÉ AME DES PÉTROLES JUPITER

42, Rue de Washington - PARIS (8e)

Téléphone : ÉLYSÉES 90-10 (10 lignes), 99-10 (10 lignes)

dont le Service TECHNIQUE UTILISATIONS vous fournira gracieusement et sans engagement tous les renseignements nécessaires.

Ami du Clergé du 9 août 1934

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Panégyrique de S. Roch. — Sur les traces du Christ, 433.
Pour la fête de S. Bernard. — Le vrai sens de la vie, 436.
Pour la fête de S. Barthélemy. — Sa vie, 438.
Pour la fête de S. Louis. — Sa charité, 440.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — XVI. *14e Invocation :* Cœur de Jésus, en qui se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science, 442.
Entretiens sur le Discours après la Cène. — II. *Exhortation à la confiance :* 1er motif : La séparation ne sera pas éternelle (Jésus Voie, Vérité et Vie), 444.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ROCH

(16 août)

SUR LES TRACES DU CHRIST

Nos qui reliquimus omnia, et secuti sumus te, quid ego erit nobis ?

Nous qui avons tout quitté, et t'avons suivi jusqu'au bout, ô Maître, quelle récompense nous donneras-tu ?

(Mt., xix, 27).

Mes frères,

Qui d'entre nous aurait l'audace d'interpeller Dieu en ces termes ? Il faut être, pensez-vous, un apôtre, un martyr, un grand saint, pour oser dire avec S. Pierre : « Je vous ai tout donné, Seigneur ; en retour que me donnerez-vous ? » Non, mes frères, il suffit d'être un vrai chrétien. Car ne vous flattez pas d'être chrétien à meilleur compte, et d'entrer au ciel au rabais. « Quiconque veut être parfait, dit Notre-Seigneur, — et rien d'imparfait n'entre au ciel, — qu'il renonce à tout, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » Tout chrétien doit donc et peut dire : « J'ai tout quitté, Seigneur, et je t'ai suivi jusqu'au bout. Quelle récompense me donneras-tu ? »

Il est néanmoins vrai, m. f., que Dieu n'attend pas de tous ses disciples qu'ils le disent avec la même plénitude. Comme il ne les appelle pas au même degré de gloire, il n'exige pas d'eux le même degré de détachement, ni qu'ils suivent Jésus du même pas ; car, pour parler comme l'Apôtre, dans le stade où nous courons tous et où nous devons tous remporter la palme de la victoire, il suffit qu'on arrive au but. (I Cor., ix, 24).

Mais précisément pour y arriver nous avons besoin d'entraîneurs ; et comme c'est l'exemple qui entraîne, Dieu suscite de temps en temps et l'Eglise nous montre du doigt des exemples vraiment entraînants, qu'il ne s'agit pas d'ailleurs de copier mais de suivre : les saints, vrais professionnels du détachement, véritables athlètes du Christ, prodigieux vainqueurs du ciel.

Parmi ces champions de la sainteté nous saluons aujourd'hui S. Roch, votre illustre patron, votre magnifique entraîneur dans le stade de la vie chrétienne. Pour peu qu'on le regarde vivre, en effet, — et vous donc qui le regardez avec des yeux remplis non seulement d'une foi très vive, mais d'une ardente dévotion, — comment vous serait-il possible de résister à l'entraînement de son détachement absolu, de son héroïque imitation du Christ et de sa gloire universelle !

I. — *Son détachement*

A) Lui. — Quand on suit le cours de ses premières années, ne dirait-on pas que la Providence ne l'a comblé de tous les biens que pour nous rendre plus sensible son détachement absolu ?

Il descend d'une noble famille, car son père est le gouverneur de la province de Montpellier. Mais ce n'est pas qu'un fonctionnaire, c'est un seigneur en ce temps-là : ce qu'il gouverne, c'est son bien. Cet enfant trouve donc une fortune dans son berceau. Faut-il maintenant un grand effort d'imagination pour se représenter le luxe qui entoure ce petit berceau où repose l'héritier d'une des plus belles provinces de France, les gâteries de son enfance, les raffinements de son éducation, les mille plaisirs de sa jeunesse ? Que son sort devait faire envie !

Vous vous rappelez ce jeune homme de l'Evangile. Il était beau, il était riche, il était pur, il était pieux comme un ange. Dès qu'il le vit, Jésus l'aima. (Mt., xix, 16-22). Je le vois sous les traits de Roch s'approcher à vingt ans du divin Maître qui le regarde : « Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? — Tu aimeras ton Dieu et ton prochain parfaitement. — Mais je n'ai pas fait autre chose depuis que je suis au monde. — Tu veux donc être parfait ? Alors quitte tout : tes parents, tes biens, ton pays et suis-moi ! » Mais l'autre n'avait point ce sens du Christ dont parle S. Paul ; et il s'en retourna tristement se perdre chez ses parents parmi tous ses biens.

Roch à vingt ans entend la voix du Maître ; et voici la suite de l'histoire :

Dans l'espace de quelques semaines il perd l'un après l'autre et son père et sa mère, mais il dit avec le Psalmiste : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, c'est que le Seigneur me prend à sa charge. » (Ps., xxvi, 10). Il me suffit.

A quoi bon cette principauté dont il hérite subitement ? Il l'abandonne à son oncle. Et que faire de cette fortune qui l'empêcherait de courir sur la voie de la perfection ? Il la liquide aux mains des pauvres. — Mais si tu restes dans ce pays, tous les honneurs vont t'assaillir ! — Il prend l'habit du pèlerin, et part ! « *Reliquimus omnia.* Seigneur, pouvait-il dire, pour vous suivre j'ai tout quitté ! »

B) Nous. — Maintenant, m. f., c'est à notre tour, sinon de le crier, comme un S. Roch, assez fort pour que tous les siècles l'entendent, du moins

assez clair pour que le bon Dieu l'entende au fond de notre cœur. C'est là précisément que le vrai détachement s'opère ; car on est vraiment détaché de tout, quand le cœur n'est plus attaché à rien ici-bas.

Mais est-on chrétien, je vous le demande, quand on est tellement attaché aux membres de sa famille, qu'on tombe dans le désespoir ou même qu'on outrage la bonté divine, quand la mort, qui n'est cependant que la punition du péché, en ravit un seul à notre affection ?

Mais est-on chrétien, je vous le demande, quand on est tellement attaché aux biens de ce monde, que la moindre perte d'argent nous fait accuser le prochain d'injustice ; ou que la perte d'un souvenir nous fait éclater en gémissements sans fin : « Quel malheur ! un objet auquel je tenais tant ! » Vous y teniez, sans doute, beaucoup plus qu'au bon Dieu lui-même, tellement je vous vois alors manquer de vraie charité !

Mais est-on chrétien, je vous le demande, quand on s'installe dans la vie comme si l'on devait y rester toujours ? Un chrétien peut-il oublier qu'on n'a point ici-bas de demeure permanente (Hébr., XIII, 14), que si la vie n'est qu'un voyage, on n'y voyage point en touriste pour le plaisir d'y voir du monde, mais en vrai pèlerin du ciel ? Laissez un S. Roch en prendre même l'habit ; mais vous, si vous n'avez pas le cœur d'un vrai pèlerin, avec tous ses détachements de ce monde que vous quittez et toutes ses espérances du monde vers lequel vous vous en allez, cessez de vous dire chrétiens : le ciel n'est pas fait pour vous !

Tant qu'on garde des attaches au sol, impossible de monter bien haut. Il faut briser toutes les amarres, se détacher de tout, se renoncer soi-même, tout quitter : c'est le point de départ de toutes les ascensions du cœur.

Sans hésiter, m. f., disons donc tous avec S. Roch : « Seigneur, sinon en fait, — vous ne l'avez pas demandé, — mais en tout cas du fond du cœur, nous avons tout quitté pour vous. Nous ne sommes plus, en vérité, ainsi que parle le prophète (I Paral., XXIX, 15) et comme S. Roch nous l'a montré, que des hôtes sur cette terre, des étrangers, des pèlerins. Nous quittons tout et nous partons ! *Reliquimus omnia.* »

II. — *Sur les traces du Christ*

Il s'agit maintenant, pour S. Roch et pour nous, de s'attacher aux pas du Christ et de le suivre jusqu'au bout. Suivons-le !

Si nous demandons à l'apôtre S. Pierre, qui nous sert de guide aujourd'hui, à quoi Notre-Seigneur a passé sa vie sur la terre, il le résume en ces deux mots : « *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* » (Act., X, 38). Quand Jésus parcourait les villes et les campagnes, il faisait le bien et il guérissait les malades ; car une vertu sortait de lui qui les sauvait tous en effet. (Luc, VI, 19). Et pour récompense ? Il fut crucifié.

A) LUI. — Ce parfait résumé de la vie de Notre-Seigneur, m. f., quel autre saint mieux que S. Roch l'a réalisé à la lettre ?

1° *Ses bienfaits.* — Il est parti de Montpellier la gourde sur l'épaule, le bâton à la main, s'en allant en pèlerinage au tombeau des Apôtres à Rome. Il marche à pied, bien entendu, et par monts et par vaux, mendiant son pain et son gîte, priant Dieu tout le long du jour. Il arrive ainsi en Toscane, où il rencontre... la peste ! La peste ! le pire des fléaux de Dieu ! Elle parcourt, elle aussi, les villes et les campagnes, semant l'épouvante et récoltant la mort ; car quiconque, homme ou bête, est touché par le mal est perdu sans aucun espoir et se décompose sans délai. On n'a pas le temps d'enterrer les morts. Les maisons et les rues et l'air lui-même sont empestés. La peste est partout : on la voit, on la sent, on la respire jusqu'à ce qu'on en meure !... Le voyageur le plus pressé ferait un détour de cent lieues plutôt que de traverser l'affreux royaume de la peste.

Et cependant en voici un qui s'y arrête, et qui prétend y séjourner, mais c'est un fou ? Oui, c'est un fou ; mais sa folie est toute divine : c'est la folie de la croix. Il aime le Christ à la folie, et les pauvres pestiférés sont des membres souffrants du Christ. Il s'offre à l'hôpital : mais ce jeune homme paraît si faible, qu'on refuse son dévouement. Que pourrait-il contre la peste ? On le repousse de partout. Alors ce fou divin se sent tout à coup devenir furieux contre le fléau qui l'écarte. Il s'arme un beau jour de sa croix et envahit les hôpitaux : sans rien dire, d'un seul signe de croix il guérit les pestiférés. Puis il s'élance dans la ville, à travers les rues, dans toutes les maisons ; puis il court à travers la campagne ; il va plus vite que le fléau : quiconque, homme ou bête, est touché de son signe de croix est guéri ; car une vertu sortait de lui, qui guérissait tous les malades.

2° *Sa passion.* — Est-ce bien un homme en vérité que ce pèlerin inconnu ? Le bruit court que c'est un ange. On s'assemble, on l'acclame, on le porte en triomphe : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Roch est à son dimanche des Rameaux ; sa Passion est presque toute proche. Le Seigneur prend soin de l'en avertir : « Roch, c'est à ton tour de souffrir pour moi dans ta chair ! » Au même instant il est saisi de douleurs tellement atroces qu'il tombe dans la rue, et son corps se couvre de plaies. . La peste ! la peste ! Lui aussi est pestiféré ! On le chasse de cette ville qu'il a remplie de ses bienfaits. O monstrueuse ingratitude qui crie vengeance au ciel ! Le ciel l'entend, m. f., et la peste s'abat de nouveau sur la misérable cité.

Pendant ce temps le pauvre Roch gisait au fond d'une cabane sur un grabat de feuilles mortes, sans une bouchée de pain et sans une goutte d'eau, attendant sa dernière heure en bénissant Dieu. Mais son heure n'est pas encore venue. Ce qui vient, conduit par l'Ange du Seigneur, c'est un chien, échappé d'une villa voisine et qui apporte au moribond le pain volé à son

maître. Et ce qui vient le troisième jour, c'est le maître lui-même, qui soigne le pauvre abandonné et le guérit.

Vous devinez, m. f., ce que fit alors notre pèlerin. Il est juste, n'est-il pas vrai? qu'il abandonne la ville ingrate à son terrible châtiment et qu'il la maudisse à son tour, avant de continuer en paix son pieux pèlerinage. — Ah! tais-toi, piété misérable; tu n'as pas le sens du Christ! Si tu le suivais jusqu'au bout, non contente d'aimer le prochain, tu aimerais tes ennemis. Te donner corps et âme, cela ne te suffirait pas. Tu irais plus loin, tu passerais par dessus, tu pardonnerais de grand cœur, et tu ferais comme S. Roch, tu rentrerais dans cette ville, tu guérirais tous les malades, et seulement quand l'odeur du Christ aurait chassé toute contagion, tu mériterais comme lui de recevoir de Dieu lui-même l'ordre mille fois désiré de monter enfin au Calvaire et de mourir sur la croix!

3º *Sa mort.* — Et quel calvaire! Et quelle croix! On frémit rien que d'y penser. « Retourne chez toi, » avait ordonné le Seigneur. S. Roch revient à Montpellier; mais dans quel état lamentable! Il est vêtu de plaies et couvert de haillons. Nul danger qu'on le reconnaisse. Il a l'air d'un bandit : c'est peut-être un espion? Il refuse de dire son nom, ni d'où il vient, ni où il va. On l'arrête sur l'ordre du prince, son oncle, et on le jette dans une prison où il pourrira lentement durant cinq mortelles années. A la porte de ce palais qu'il a rempli pendant vingt ans de ses cris, de ses jeux, de ses fêtes et de sa jeunesse, à deux pas du berceau princier où il a vu le jour, il attend la mort au fond d'un cachot. C'est une des pages les plus lugubres de l'histoire de la sainteté.

B) Nous. — Quand je disais en commençant que Dieu n'exige pas de tous les chrétiens qu'ils emboîtent le pas de ces champions de l'héroïsme, — il seraient vite à bout de souffle, — vous en convenez volontiers, m. f., et vous dites tout bas : « Heureusement! »

Mais ne le dites pas trop vite; car le programme d'une vie chrétienne, — de la vôtre par conséquent, — pour être moins corsé, contient les mêmes articles.

C'est de nous tous, c'est de chacun d'entre nous, qu'on devra pouvoir dire un jour : « Il a passé sa vie à faire le bien autour de lui, et à combattre le mal. » Soupçonnez-vous l'immensité de ce programme de votre vie, chrétiens, et l'urgence qu'il y a pour vous à le réaliser sans cesse?

1º *Un mal,* cent fois pire que la peste des corps, car c'est la peste des âmes, le péché, emplit nos maisons, circule dans nos rues, infecte l'air lui-même. Le péché est partout; on le voit, on le sent, on le touche, on le respire, on le dévore. Combien d'âmes en vivent, jusqu'à ce qu'elles en meurent pour l'éternité! Voilà le mal terrifiant dans lequel, au dire de S. Jean, le monde est plongé tout entier (I Jo., v, 19), et contre lequel un chrétien doit lutter sans repos ni trêve jusqu'au dernier soupir.

Qu'as-tu fait aujourd'hui, chrétien, contre le mal?

Oh! la peste de l'école laïque! La combats-tu de toutes tes forces? Tu y conduiras ton enfant demain, et tu te dis chrétien quand même?

Oh! la peste du mauvais journal! C'est en l'achetant que tu la combats? Et tu te dis chrétien quand même?

Oh! la peste du mauvais exemple! Tu la combats en le suivant, ou tu la regardes passer avec un sourire d'indulgence; et tu seras encore chrétien?

Oh! la peste de tous les scandales! Tu la combattrais en les répétant? Et tu es plein de dévotion?

Mais une dévotion pareille, mais cette prétendue religion qui pactise avec le péché, n'est-ce pas la pire de toutes les pestes? O S. Roch, de cette peste délivrez-nous!

2º Combattre le mal, m. f., ce n'est qu'un côté de la route que suit toute vie chrétienne; de l'autre côté on fait tout *le bien* qu'il nous est possible de faire. Le faites-vous, en vérité, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, ainsi qu'on doit aimer son Dieu et son prochain, puisque le bien est l'objet propre de l'amour?

Aimez-vous à faire une bonne prière, à penser souvent à Dieu?

Aimez-vous à donner toujours le bon exemple, à entraîner les autres au bien?

Aimez-vous à glisser une bonne parole lorsque l'occasion s'en présente, sans crainte ni ostentation?

Et pour faire plus de bien encore, grâce à l'union, donnez-vous volontiers aux œuvres de votre paroisse votre nom, votre peine, votre argent selon vos moyens?

Faisons un pas de plus, m. f., il faut rejoindre Jésus-Christ. Là vraiment, la main sur le cœur, savez-vous pardonner les offenses qu'on vous a faites, et vaincre le mal par le bien? (Rom., xii, 21).

Si vous êtes chrétiens jusque-là, — mais en deçà est-on chrétien? — n'en doutez pas, m. f., vous éprouverez la vérité de la parole de l'Apôtre : « Quiconque vit selon Jésus-Christ, doit souffrir persécution. » (II Tim., iii, 12). Dans votre chair, dans votre cœur et dans votre âme aussi, sans doute, il faudra porter votre croix, tomber dessous peut-être et en tout cas mourir dessus.

Mais si, à l'exemple de Jésus-Christ, vous savez boire votre calice et vous laisser crucifier; vous qui avez tout quitté et suivi Jésus jusqu'au bout, quelle récompense vous attend? Vous allez le voir en S. Roch.

III. — *Sa gloire*

1º *Sa mort bienheureuse.* — Il va mourir dans sa prison. Il demande un prêtre, qui accourt aussitôt. La stupeur le cloue sur le seuil : le cachot est illuminé, le visage du moribond est rayonnant

comme un soleil. Le prêtre approche pourtant, et il écoute, et il n'en croit pas ses oreilles : ce criminel est un grand saint. Et voici qu'au dernier moment la voix du Christ se fait entendre : « Demande-moi une grâce pour les hommes ! — Seigneur, dit le saint humblement, faites que quiconque atteint ou menacé de peste m'invoquera soit délivré. » Et il meurt ! A l'instant même le cachot s'emplit de chants et de parfums.

Le pauvre prêtre, fou de bonheur, s'enfuit plutôt qu'il ne sort, et par toutes les rues de la ville il crie à qui veut l'entendre qu'un saint est mort dans la prison. Une foule s'y précipite Dans un coin de la geôle infecte, voici le mort, le visage transfiguré et les haillons resplendissants. Au-dessus, dans une auréole, on lit ROCH en lettres de feu. A ce nom le palais s'agite, le gouverneur arrive enfin et sa mère, la grand'mère de Roch qui l'avait tenu quand il vint au monde. « Serait-ce vraiment mon petit-fils ? Il portait un signe singulier : une croix rouge sur la poitrine. » On arrache les haillons, et sur la poitrine décharnée la glorieuse croix étincelle !

2° *Sa gloire dans l'Eglise.* — Depuis ce jour, m. f., la gloire de ce saint prodigieux étend peu à peu ses rayons bienfaisants jusqu'aux extrémités du monde. Le peuple avant l'Eglise l'a justement canonisé ; il ne lui manque en vérité qu'une consécration officielle. La Providence l'a retardée pour la rendre plus éclatante. Des quatre coins de l'univers les évêques se sont assemblés à Constance en un concile général qui dans l'histoire de l'Eglise resterait célèbre entre tous. C'est le moment choisi par Dieu pour consacrer solennellement la gloire de son serviteur. Un jour, à Constance même, la peste éclate avec fureur. Le concile prescrit des prières publiques que Dieu paraît ne pas entendre. « Faisons-lui violence au nom de S. Roch ! » On fait donc venir ses reliques, et on les porte en procession à travers les rues de la ville. Sur leur passage tous les malades se trouvent guéris subitement, et le fléau ne paraît plus. Vous devinez, m. f., au milieu de quelles actions de grâces les Pères du Concile s'en retournant chez eux propagèrent le nom, le crédit et le culte de votre glorieux Patron.

3° *Son culte ici.* — On comprend qu'au XVIIe siècle une duchesse de Vendôme et son fils le duc de Mercœur, gouverneur à son tour de la province de Montpellier, et qui s'honoraient tous deux d'appartenir à cette paroisse[1], n'eurent pas de cesse qu'ils n'eussent obtenu quelques reliques de S. Roch pour votre église. Mais je renonce à vous décrire la magnificence inouïe et l'enthousiasme avec lesquels cette relique fut accueillie chez vous. Depuis le roi Louis XIV jusqu'au dernier des paroissiens, tout ce que l'Eglise et la Cour et le monde comptaient de gloire et de piété, tout Paris s'en vint à S. Roch ; et ce centre de la capitale devint, grâce à votre piété, le foyer toujours rayonnant de la gloire de votre Saint.

[1] Saint-Roch de Paris.

On comprend qu'à la fin du XVIIIe siècle la Révolution, inspirée par une impiété satanique, n'eut rien de plus pressé que de dépouiller votre église de son plus précieux trésor. Elle s'imaginait peut-être effacer jusque dans vos cœurs le nom de S. Roch !

Combien grande fut leur erreur !... Laissez-les, Seigneur Jésus, ces fanfarons de l'impiété, sortir un moment des enfers : je voudrais qu'ils voient cette foule, qu'ils entendent ces chants de triomphe, qu'ils sentent notre dévotion. Oublier S. Roch ici ? Mais on nous arracherait le cœur plutôt que le souvenir de ses bienfaits incessants et de ses illustres exemples. Ce que nous voulons, au contraire, ce n'est pas seulement en réchauffer notre piété une fois ou deux tous les ans, mais en inspirer toute notre vie : tout quitter à son exemple ; à son exemple suivre Jésus, pour mériter de partager un jour sa gloire et son bonheur au ciel ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT BERNARD

(20 août)

LE VRAI SENS DE LA VIE

Mes frères,

Malgré les vicissitudes des temps et des choses qui ont fait du monastère illustré par S. Bernard une *Maison Centrale,* chaque année, le 20 août, les chrétiens des deux diocèses de Troyes et de Langres se donnent rendez-vous dans le petit village de Clairvaux. Ils se groupent matin et soir, au nombre de deux mille environ, autour d'une minuscule chapelle dressée sur une colline qui regarde l'antique vallée d'Absinthe et que domine la statue de S. Bernard. En plein air, à même sur les flancs de la colline, malgré une journée qui a la réputation d'être toujours pluvieuse, ils écoutent l'éloge de leur grand saint et chantent des cantiques en son honneur :

Notre espérance
Repose en vous.
Pitié pour notre France !
Bernard, exaucez-nous.

Et de fait, s'il est un pays de France et d'Europe qui se doit d'honorer et de perpétuer la mémoire de S. Bernard, c'est assurément ce pays de Clairvaux.

Fontaine-lès Dijon a eu l'honneur de lui donner naissance et a élevé sur sa maison natale un riche sanctuaire. Les 250 monastères cisterciens qui ont essaimé de Clairvaux du vivant même de S. Bernard ont porté son nom à travers l'Europe. Mais c'est à Clairvaux que s'est déroulée sa vie d'une sainteté héroïque ; de Clairvaux qu'il a rayonné par toutes les routes de l'Europe pour la réforme des monastères, pour la défense de l'Eglise, pour la mobilisation de la chrétienté en faveur des Lieux saints ; à Clairvaux qu'il rendit à Dieu sa belle âme et fut enterré devant l'autel

de Notre-Dame, dont il avait été toute sa vie le tendre chevalier.

Et pourtant l'idéal réalisé par S. Bernard ne semble-t-il pas situé à des hauteurs inaccessibles à la foule des fidèles, malgré son humilité qui le faisait se regarder comme « un chrétien moyen, ni foncièrement mauvais, ni vraiment bon » ? En pleine jeunesse, il abandonne fortune, gloire, avenir et entraîne avec lui toute sa famille dans cette vallée inconnue, pour une existence de prière et d'austère mortification. Bernard est un des sommets de la sainteté de l'Eglise et la foule d'aujourd'hui ne devrait-elle pas se récrier comme ses premiers disciples et avec plus de raison : « On ne peut pas le suivre » ?

Mais Bernard reste aujourd'hui, ainsi que de son temps, l'homme qui n'était que charme, *homo suavissimus,* et à mi-côte de ce sommet de sainteté il est possible de dégager pour les simples fidèles eux-mêmes un double enseignement d'une brûlante actualité.

De lui nous pouvons réapprendre le sens véritable de la vie et les moyens de le réaliser.

I. — *Le vrai sens de la vie*

Il faut le reconnaître, notre monde moderne a perdu dans sa masse le sens de la vie.

On a bien caractérisé notre société contemporaine le jour où on l'a nommée « le monde sans âme ».

La conception actuelle de la vie est pour l'immense majorité une conception matérialiste. La sagesse, c'est donc de l'organiser au mieux du bien-être et des plaisirs du corps. Il semble que si S. Paul revenait sur la terre, il stigmatiserait les hommes d'aujourd'hui, après dix-neuf cents ans de christianisme, du même signe dégradant que les païens de son temps : ils ne connaissent d'autre dieu que leur ventre : *quorum Deus venter est.*

Ce matérialisme épais a borné toutes les aspirations aux horizons de la vie présente. La question d'une âme immortelle ne se pose même plus pour beaucoup. On vit au jour le jour avec le seul souci de se faire une vie pas trop malheureuse sur la terre.

La vocation et la vie de S. Bernard rappellent notre monde illusionné à la vérité élémentaire de la primauté de l'âme.

S'il est un mot connu de ce grand saint, c'est assurément la question qu'il se pose et se pose encore dans sa retraite de Clairvaux pour se remettre souvent en face de l'essentiel : « *Bernarde, ad quid venisti?* Bernard, pourquoi es-tu venu ici ? » Pourquoi as-tu quitté la vie facile de gentilhomme bourguignon ? Pourquoi as-tu choisi de vivre en reclus au fond de cette vallée ?

Et la réponse lui vient, que l'unique nécessaire est le salut de l'âme, qu'il ne sert à rien de gagner l'univers si l'on vient à perdre son âme, que l'homme n'a rien qu'il puisse donner en échange de son âme ; toutes ces maximes évangéliques lui apparaissent avec une telle évidence qu'il se promet de traiter son âme avec le même religieux respect et la même prudence attentive que s'il tenait dans ses mains une goutte du sang de N.-S. Jésus-Christ.

Aussi bien, cette âme n'a-t-elle pas coûté tout le sang d'un Dieu ?

Ces réflexions que suggère d'abord la vocation de S. Bernard ne s'imposent-elles pas à tout homme sensé, quel que soit sa condition ou son état de vie ? N'y a-t-il pas là un enseignement universel et non pas seulement à l'usage des moines ? Ces vérités ne restent-elles pas toujours actuelles, d'aujourd'hui comme d'hier, parce qu'éternelles ?

Ainsi S. Bernard ne peut pas être un étranger pour la foule de notre temps. Même sa vie doit lui injecter l'angoisse de l'au-delà et de son âme éternelle. C'est la première leçon à prendre à son école.

II. — *Les moyens de le réaliser*

Et la seconde n'est pas opportune.

Comment réaliser cette éternité bienheureuse pour laquelle nous sommes faits ?

Notre monde matérialiste et rationaliste estime que c'est assez d'une vague croyance et d'une vie qui ne fasse pas scandale. L'esprit laïque de notre siècle met encore à plus bas prix la réalisation de notre idéal, qu'il réduit du reste à un idéal purement humain. Et le peuple fidèle n'est pas sans subir dans sa sphère l'influence de cette mentalité matérialiste et laïque, d'où une certaine mésestime des facteurs surnaturels et une importance exagérée donnée aux efforts de l'homme.

Eh bien, non ! Notre destinée surnaturelle, c'est-à-dire au-dessus des exigences de notre nature, est trop haute pour que nous puissions l'atteindre par nos propres moyens. Il y faut l'intervention, l'appui, la grâce de Dieu notre Père et l'intercession de la Vierge Marie, notre Mère. Et S. Bernard a été l'apôtre de ces deux grands moyens de salut : le Christ Rédempteur toujours vivant dans l'Eucharistie et Notre-Dame Médiatrice de toutes grâces.

Il fut le grand défenseur de la doctrine catholique de la Rédemption, contre Abélard, ce « démon maquillé en ange de lumière. » Le sacrifice du Calvaire, continué par le mystère eucharistique de la sainte messe, n'est pas tout simplement une grande leçon d'amour. Il est vraiment le rachat de l'humanité coupable par l'Homme-Dieu innocent, auquel nous devons communier par les sacrements, surtout par le sacrement de l'autel, sans quoi il est impossible à l'homme de sortir tout seul de l'esclavage du péché et de reconquérir sa liberté d'enfant de Dieu.

Et surtout nous lui devons d'avoir mis en pleine lumière le rôle de la dévotion à Marie dans l'œuvre du salut de chacun de nous. « Dans la génération d'avant Bernard, nous voyons Honorius d'Autun étudier, en termes doctoraux et subtils,

les figures symboliques de Marie que l'on pouvait trouver dans l'Ancien Testament, et en déduire le rôle qu'elle avait joué dans le Nouveau. La vie de la Vierge, ainsi présentée, ressemblait à un thème d'école. La femme unique — métaphysiquement unique — élue dans les conseils de Dieu pour effacer la faute d'Eve, continua d'être glorifiée par Bernard : « Réjouis-toi, Eve, disait-il dans une de ses premières homélies, l'opprobre va être effacé, on ne pourra plus désormais accuser la femme. »

« Mais le nom de Marie, prononcé par Bernard et par lui commenté, faisait vibrer le cœur des foules : elle devenait la toute belle, la toute pure, la toute proche des hommes en même temps que de Dieu. Plus il idéalisait cette figure, et plus il l'inclinait vers nos réelles détresses. Et comme, dans les couvents cisterciens, la Madone était la Souveraine, l'expansion même de l'ordre de Cîteaux propageait le portrait que Bernard traçait d'elle... La piété chrétienne, à son école, l'habituait à se tourner vers Marie comme vers l'aqueduc par lequel toutes les eaux du ciel viennent en nous, comme vers la fontaine qui avait enfin apporté au genre humain les torrents de la grâce, comme vers l'efficace médiatrice en qui ceux-là qui pouvaient trembler devant la majesté de Jésus n'avaient rien à redouter [1]. »

Et n'est-ce pas à lui que fut attribué ce cher *Souvenez-vous*, devenu presque aussi populaire que le *Je vous salue Marie*, et par lequel s'exprime la dévotion des fidèles à Marie, depuis leur plus petite enfance ?

* *

M. f., S. Bernard a dit un jour cette parole toute embrasée de zèle : « Les affaires de Dieu sont les miennes ; rien de ce qui le regarde ne m'est étranger. »

La débordante activité de ce reclus de Clairvaux à travers l'Eglise et l'Europe a assez prouvé que dans sa bouche ce n'était pas un vain mot.

Mais parmi toutes ces affaires de Dieu, il en est une à laquelle elles aboutissent toutes : le salut éternel des âmes.

Je voudrais que vous reteniez de la vie de S. Bernard surtout cette leçon essentielle sur le salut de votre âme et les moyens de le réaliser.

Comme lui, redites-vous souvent la question capitale : « *Ad quid venisti ?* Pourquoi ton apparition dans la vie ? » Oui, pourquoi ? Et votre réflexion et votre expérience concluront pareillement à la vanité de ce qui passe et au sérieux de ce qui demeure : l'âme immortelle.

Comme lui, appuyez-vous pour sauver cette âme sur le Christ rédempteur et sur la Vierge médiatrice de toute grâce, c'est-à-dire sur la pratique de la communion et sur la dévotion à Marie.

Et c'est bien la croisade qu'il prêcherait aujourd'hui : celle de la conquête de son âme que notre humanité semble avoir perdue. Ainsi soit-il.

[1] Georges Goyau, *S. Bernard*, Collection « Les Grands Cœurs », p. 133-135.

POUR LA FÊTE DE S. BARTHÉLEMY

(24 août)

SA VIE

Mes frères.

En cette fête de votre patron S. Barthélemy, vous attendez de moi que je vous parle de ce grand saint. Voilà bien des fois que je le fais : que pourrais-je vous dire de nouveau ? Que pourrais-je vous dire de mieux, en tout cas, que de vous raconter sa vie ? Ce que l'Evangile et l'histoire vous en disent vous montreront combien Dieu l'a aimé en l'appelant à son service, en secondant son apostolat et en récompensant son douloureux martyre.

I

Les évangélistes sont très discrets au sujet de S. Barthélemy. S. Mathieu, S. Marc et S. Luc se contentent de prononcer son nom et de le mentionner dans la liste des apôtres que nous chantions tout à l'heure. Mais si le saint Evangile ne dit rien de spécial de S. Barthelemy, par contre tout ce qu'il dit des apôtres en général s'applique à lui comme aux autres et suffit à nous donner une haute idée du Patron chargé par l'Eglise et par Dieu de protéger votre paroisse.

Comme son nom l'indique, il était fils de Tholmaï, probablement galiléen et pauvre pêcheur comme la plupart des autres apôtres. Un jour qu'il longeait le rivage du lac sur lequel notre saint promenait sa barque et jetait ses filets, Notre-Seigneur lui adressa sans doute, comme à S. Pierre, cet appel : « Suis-moi et je ferai de toi un pêcheur d'hommes. » Grand honneur pour notre Patron que cet appel qui va l'associer à la vie et à la mission rédemptrice du Sauveur et faire de lui une des douze colonnes de l'Eglise ! S. Barthélemy s'en montre digne en y répondant généreusement. Attiré par la bonté du Maître, il laisse là, lui aussi, sa barque et ses filets pour s'attacher à lui. Pendant trois ans il va le suivre dans ses courses apostoliques, entendre ses prédications, être le témoin de ses miracles, en sorte que plus tard, comme S. Jean, il pourra dire à ceux qu'il évangélisera : « Ce que je vous prêche, je l'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles. »

Il est au Cénacle quand Notre-Seigneur institue la Sainte Eucharistie ; le divin Maître lui lave les pieds comme aux autres apôtres et comme aux autres lui donne en nourriture sa chair et son sang. C'est également en ce soir du Jeudi Saint qu'il l'ordonne prêtre en lui disant en même temps qu'à ses onze compagnons : « Faites ceci en mémoire de moi. » Nous ne le voyons point paraître au cours de la Passion. Hélas ! lui aussi abandonne son Maître et se cache. Mais ce moment de faiblesse n'est que passager ; sa foi se ravive, son courage renaît quand, le soir de Pâques, il voit le divin Ressuscité apparaître dans le Cénacle et leur dire à tous en les rassurant :

« Que la paix soit avec vous ! » Durant les quarante jours qu'il passe encore sur la terre, Notre-Seigneur lui donne, à lui comme aux autres, le pouvoir de pardonner les péchés, de prêcher et de baptiser. S. Barthélemy est du nombre des cinq cents disciples qui, le jour de l'Ascension, accompagnent le Sauveur sur le Mont des Oliviers et qui le regardent monter au ciel ; il est dans le Cénacle dix jours après, le jour de la Pentecôte, quand le St-Esprit y descend sous forme de langues de feu, et en même temps que ses sept dons, il reçoit de ce divin Esprit le don des langues qui bientôt lui permettra d'aller évangéliser les nations inconnues et lointaines.

Mais avant de se rendre chez celles-ci, il va pendant quelque temps consacrer les prémices de son apostolat à ses compatriotes. En même temps que S. Pierre et les autres apôtres, il prêche Jésus ressuscité à Jérusalem et dans la Judée. Arrêtés, jetés en prison et battus de verges, on leur défend de continuer leurs prédications. — « Nous ne pouvons pas nous taire, répond S. Pierre au nom de tous ; Jésus que vous avez crucifié et qui est ressuscité le troisième jour nous a fait une obligation de parler. Voyez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. »

II

Si la persécution n'effraya pas les apôtres, elle leur fit comprendre que le moment était venu d'obéir aux ordres du Maître qui leur avait dit : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. » S. Barthélemy, lisons-nous dans le Bréviaire au jour de sa fête, reçut pour champ de son apostolat les Indes, c'est-à-dire le pays situé en deçà du Gange et au nord de l'Océan Indien. Il évangélisa en s'y rendant les pays qu'il lui fallut traverser et qui se trouvent au sud de la mer Caspienne. S. Jean Chrysostome nous dit qu'il y opéra de nombreuses conversions. Il en fit autant dans les pays que la Providence lui avait destinés : il y forma de nombreuses communautés chrétiennes, à la tête desquelles il plaça des prêtres et des évêques.

Quand notre saint apôtre eut pourvu de pasteurs les Indiens qu'il avait convertis, il passa dans la grande Arménie, confiée elle aussi à ses soins. Le démon y régnait en maître, il y avait ses temples et ses prêtres et y rendait des oracles par la bouche d'une idole très vénérée dans ce pays. En devenant un ange déchu, le démon n'a rien perdu de la science et de la puissance dont Dieu l'avait doué et il s'en sert, surtout dans les pays idolâtres, pour accomplir toutes sortes de prestiges et tromper les foules. Or S. Barthélemy avait à peine pénétré en ce pays que cette idole devint muette. Interrogé, le démon répondit que ce silence était dû à la présence de Barthélemy, apôtre du vrai Dieu, que jamais il ne pourrait parler tant que ce saint homme serait au milieu d'eux, parce qu'il fléchissait le genou cent fois le jour et cent fois la nuit, qu'il était toujours accompagné d'une troupe d'anges et annonçait la vérité en prêchant qu'on ne doit adorer que le Créateur du ciel et de la terre. Ne vous étonnez pas, m. f., d'entendre l'esprit de mensonge rendre hommage à Dieu et à son ministre : ne lisons-nous pas dans l'Evangile que Notre-Seigneur contraignait le démon à des aveux semblables avant de le chasser du corps des possédés ?

Les prêtres des idoles, en entendant le démon reconnaître son impuissance, auraient dû lui répondre : « Puisque cet homme annonce un Dieu plus puissant que toi, c'est ce Dieu que nous voulons adorer et servir nous aussi. » Au lieu de cela, se voyant frustrés du gain que leur procurait leur ministère diabolique, ils résolurent de faire mourir S. Barthélemy. Mais celui-ci répandait tant de bienfaits autour de lui en guérissant les malades, en délivrant les possédés, qu'ils n'osèrent mettre leur projet à exécution : les infidèles, pleins d'admiration pour le saint apôtre, ne l'aurait pas permis. Dieu voulut que parmi les heureux bénéficiaires de ces bienfaits se trouvât la fille même du roi du pays, Polymius. Plein de reconnaissance, ce roi voulut le combler de présents, mais celui-ci de les refuser : « Ce ne sont pas tes richesses que je suis venu chercher, lui dit-il, je suis venu au contraire te mettre en possession des richesses éternelles. » Il l'instruisit, lui et son peuple, leur fit voir la fausseté de l'idolâtrie, une fois de plus il força le démon à avouer ce qu'il était : un ange révolté condamné aux flammes éternelles et n'ayant d'autre but que d'y entraîner les hommes. Et sur l'ordre de S. Barthélemy, le démon dut lui-même briser les idoles qui le représentaient et sous les traits desquelles on l'avait adoré jusqu'alors. Il n'en fallait pas tant pour convaincre le roi de la fausseté de l'idolâtrie et de la vérité de la religion que prêchait S. Barthélemy. Il demanda le baptême, qu'il reçut et que reçut tout son peuple avec lui. Comme il l'avait fait ailleurs, S. Barthélemy choisit les plus instruits et les plus fervents de ces nouveaux chrétiens ; il en fit des diacres et des prêtres et leur confia la direction de cette nouvelle Eglise. On dit même que notre saint apôtre conféra la plénitude du sacerdoce à Polymius et que ce roi devint ainsi le premier évêque d'Arménie.

III

Voyant son empire ruiné en ce pays et ses efforts pour se débarrasser de S. Barthélemy demeurés vains, le démon n'abandonna point la lutte pour autant. Polymius possédait un frère, Astyage, qui régnait dans un pays voisin et continuait d'adorer les faux dieux. Poussé par son zèle, S. Barthélemy se rendit en ce pays afin de le gagner lui aussi à Jésus-Christ. Il y prêcha le même Evangile et y accomplit les mêmes prodiges, mais ces prodiges qui avaient converti Polymius laissèrent son frère indifférent, tant il est vrai, m. f., qu'il ne suffit pas que Dieu nous offre sa grâce, il faut que nous y correspondions. Loin de reconnaître la fausseté

des idoles, Astyage s'irrita en voyant s'effondrer devant l'apôtre du vrai Dieu l'une de celles qu'il avait adorées jusque-là. Ayant fait saisir S. Barthélemy, il le fit d'abord rudement flageller, puis, par un raffinement de cruauté qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, il le fit écorcher vif. Ainsi dépouillé et son corps entier ne formant qu'une plaie, S. Barthélemy vécut jusqu'au lendemain, en proie, vous le devinez, aux plus affreuses souffrances. Enfin on acheva à son supplice en lui tranchant la tête. Dieu qui à la prière du saint apôtre avait guéri tant de malades et délivré du démon tant de possédés, aurait pu le délivrer lui aussi ; il ne le fit pas, voulant sans doute qu'il cumulât au ciel la gloire des apôtres et celle des martyrs. Aussi bien ses bourreaux perdirent leur temps en le faisant mourir, car le sang du courageux martyr devint bien vite pour ce pays une semence de chrétiens. Il se fit de nombreux miracles à son tombeau ; de tous côtés on y venait vénérer ses restes bénis et par eux obtenir sa protection.

Les païens en prirent ombrage. Ils enfermèrent ces saintes reliques dans un coffre de plomb qu'ils jetèrent à la mer. Mais ce coffre, nageant miraculeusement sur l'eau, vint, conduit par la main de Dieu, aborder en l'île de Lipari, voisine de l'Italie, et les chrétiens de cet endroit, instruits par une révélation divine, les y reçurent avec beaucoup de dévotion et bâtirent même une magnifique église pour les y abriter. Au IXe siècle, les Sarrazins s'étant emparés de cette île et menaçant de profaner le corps du saint, on le transporta à Bénévent. Au siècle suivant, en 983, l'empereur d'Allemagne Othon II, s'étant emparé de Bénévent, en enleva les reliques de S. Barthélemy et les fit déposer à Rome avec l'intention de les emporter à son retour pour en enrichir l'Allemagne, mais, étant mort la même année, il ne put exécuter son projet, de sorte que la châsse de porphyre qu'il avait fait faire pour abriter ces saintes reliques est restée, avec le trésor qu'elle renferme, à Rome, dans une île du Tibre, où une église a été construite en son honneur. C'est là qu'est conservé le corps de notre saint Patron. Quelques fragments cependant en ont été détachés : c'est ainsi que la basilique de St-Sernin, à Toulouse, conserve précieusement une partie de son chef, et que le diocèse d'Arras possède de lui un bras et une vertèbre.

Ne vous étonnez pas, m. f., des merveilles dont est rempli l'apostolat de S. Barthélemy. Notre-Seigneur n'avait-il pas promis à ses apôtres qu'en son nom ils accompliraient des prodiges aussi étonnants que ceux qu'il avait accomplis lui-même et plus grands encore ? Ces prodiges étaient nécessaires en ces débuts de l'Eglise. Comment un pauvre pêcheur eût-il pu parcourir et évangéliser tant de provinces, comment aurait-il pu en si peu de temps opérer tant de conversions, si Dieu n'avait été avec lui et n'avait appuyé sa parole par des miracles qui faisaient naître tout de suite la foi dans l'âme de ses auditeurs ? Ne vous étonnez pas davantage de la façon miraculeuse dont ses reliques sont venues jusqu'à nous : Dieu n'affirme-t-il pas qu'il prend un soin jaloux des restes bénis de ses saints ?

Tous ces prodiges nous montrent combien S. Barthélemy fut puissant sur la terre et combien il continue de l'être dans le ciel. Réjouissons-nous donc de ce qu'il a été donné comme Patron à notre paroisse, et en ce jour de sa fête priez-le de vous faire ressentir les effets de sa toute puissante protection. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT LOUIS

(25 août)

SA CHARITÉ

Mes frères,

Qui est-ce qui a rendu S. Louis si populaire? Pourquoi sa mémoire est-elle encore en bénédiction par toute la France? Est-ce parce qu'il fut un modèle de piété? Non : on ne fait guère cas de la dévotion dans le monde. — Parce qu'il fut un grand capitaine, un chevalier sans peur et sans reproche? Non : presque toutes ses entreprises échouèrent, presque toutes ses expéditions se terminèrent par des défaites. — Parce qu'il fut un administrateur intègre, très économe des deniers publics? Non : le peuple n'apprécie pas à leur juste mérite les princes qui sont sages et modérés dans leurs dépenses.

Ce qui a mis sur le front de S. Louis l'auréole avec laquelle son nom a traversé les siècles, ce qui l'a rendu si cher à son peuple ainsi qu'aux Français de tous les âges, c'est la bonté de son cœur, c'est sa charité.

I

Vous savez comment on a coutume de le représenter, assis au pied d'un chêne dans le parc de Vincennes, recevant lui-même en personne les requêtes des veuves et des orphelins, consolant les malheureux et les affligés, écoutant les pauvres et rendant justice à tout le monde sans distinction, bref, se montrant le père plutôt que le roi de son peuple.

Et ce n'était pas seulement à de rares intervalles que se manifestait ainsi la bonté de S. Louis pour les petits et les faibles, les malheureux et les déshérités de ce monde. Tous les jours il recevait à sa table des pauvres en haillons qu'il nourrissait et servait lui-même de ses mains royales. Il allait même, dans l'excès de sa bonté compatissante, jusqu'à leur laver les pieds, à panser leurs ulcères et à baiser leurs plaies.

Son entourage en murmurait quelquefois, trouvant qu'en se familiarisant ainsi avec les pauvres il avilissait sa dignité. A quoi le saint roi faisait cette belle réponse : « Les pauvres étant, selon l'Evangile, les enfants et les héritiers présomptifs du royaume des cieux, un roi de la terre ne peut avoir avec eux trop de relations ; il ne doit pas rougir de paraître au milieu d'eux ici-bas, puis-

que toute son ambition doit être de régner un jour avec eux dans le ciel. »

C'est encore pour ses chers pauvres, pour le soulagement de leur misère, qu'il fonda tant d'hôpitaux, d'orphelinats, de maisons de refuge, dont les indigents bénéficient encore de nos jours, et qui perpétuent ses charités dans la suite des temps.

Compatir aux maux du prochain, lui donner ses soins, lui sacrifier son argent, c'est très bien ; mais il y a quelque chose de mieux encore : « Personne, a dit Jésus, n'a plus d'amour pour ses frères que celui qui donne sa vie pour eux. » Eh bien ! S. Louis a poussé la charité jusque-là. Comme vous le savez, il avait été fait prisonnier en Egypte avec toute son armée. Les musulmans lui ayant fait l'offre de le mettre en liberté, à condition qu'il laissât tous les Français de sa suite dans les fers : — « A Dieu ne plaise que je les abandonne ! répondit-il avec indignation. Ils ont été les compagnons de mes premiers succès, je veux l'être de leurs souffrances. » Et il s'offrit lui-même à demeurer prisonnier, pourvu qu'on renvoyât l'armée française menacée de périr de faim et de maladie. Et il réussit à faire agréer cette généreuse proposition.

On a dit que la façon de donner vaut mieux quelquefois que le don lui-même. C'est ce qu'on remarquait encore en ce saint roi. Jamais on ne vit un chrétien aussi pieux, un guerrier aussi brave, et en même temps un homme aussi poli, aussi délicat, aussi affable. Point de manières hautaines et autoritaires ; point de caprices et de brusqueries. Mais un visage toujours serein, une parole toujours douce, une constante égalité d'humeur, une attention toujours en éveil pour obliger et faire plaisir, bref, cette amabilité exquise qu'on a si bien nommée la fine fleur de la charité.

II

Vous admirez, m. f., un si beau modèle. Faites mieux que cela ; imitez-le. Vous savez avec quelle insistance Notre-Seigneur nous a prêché dans l'Evangile la charité fraternelle, l'amour du prochain. Mettez-vous donc à l'école de S. Louis et apprenez de lui la parfaite pratique de cette vertu.

Comme lui, vous aurez une charité surnaturelle et désintéressée. Froids et indifférents en général, les gens du monde sont pleins d'attentions et de prévenances pour les personnes dont ils espèrent que le crédit et l'influence leur seront utiles, ou pour celles en qui ils remarquent certains avantages extérieurs qui les captivent. Mais dans tout cela il n'y a pas même l'ombre de la charité ; il n'y a qu'intérêt, égoïsme ou sensualité. Vous, m. f., faites du bien de préférence aux petits qui ne vous comprennent pas, aux aveugles qui ne vous voient pas, aux pauvres qui ne peuvent rien faire pour vous. Votre Père du ciel, qui voit tout, regardera avec une singulière complaisance l'humilité de votre cœur dans vos œuvres de charité, et il se chargera de tout vous rendre, selon sa libéralité divine, dans la gloire de l'éternité.

Comme S. Louis, vous aurez une charité compatissante et généreuse. Arrière ces cœurs durs et fermés qui passent à côté de l'affliction et de la misère sans rien sentir : ni pitié, ni compassion, ni besoin de se dévouer. Ils ne sont pas les disciples de ce bon Sauveur Jésus qui ne pouvait rencontrer quelqu'un dans la peine sans en être ému jusqu'aux larmes. Mais vous ne serez pas non plus du nombre de ceux qui, voyant le prochain dans l'embarras ou dans le malheur, se contentent de plaindre son sort, et de lui donner tout au plus quelques bonnes paroles. Comprenez mieux le grand devoir de la charité : donner et se donner soi-même. Vos connaissances, votre expérience, votre crédit, votre influence, votre temps, votre peine, votre argent, mettez tout cela au service du prochain. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez tout de même quelque chose.

Et puis, faites tout cela de la meilleure grâce du monde, sans hésiter, sans murmurer, sans mesurer. Un pauvre vous demande l'aumône : ajoutez-y une bonne parole, un gracieux sourire. Un voisin vous prie de l'aider pendant quelques minutes : doublez le temps pour mieux lui prouver votre charité. On réclame de vous un service : montrez que vous êtes heureux de pouvoir faire plaisir. On sollicite un renseignement, un conseil, donnez-le et d'une façon si cordiale qu'on ait envie d'y revenir.

Que dis-je ? n'attendez pas qu'on vienne vous demander ; ne soyez pas de ceux qui mettent leurs services au prix d'humiliantes supplications. Ayez une charité délicate, prévenante, attentive aux besoins et aux souffrances de vos frères. Donner à qui vous demande, c'est donner une fois. Mais c'est donner deux fois que d'aller au devant de la demande. Essayez donc de prévenir quelquefois vos frères par votre charité. Voyez d'avance quelles occasions vous en aurez : un mot dit à propos pour faire plaisir à quelqu'un, une attention à laquelle on ne s'attendait pas, une aide qu'on n'osait pas vous demander et pour laquelle vous vous offrez de vous-même, que sais-je ? Quand on a bon cœur, on est ingénieux.

* *

Oh ! m. f., que la charité est donc une belle vertu ! Comme le monde serait vite transformé si elle régnait sur la terre ! Comme elle rendrait agréables les relations sociales ! Comme elle adoucirait les maux de la pauvre humanité ! Aussi je ne crois pas pouvoir vous suggérer de meilleure pensée que de vous engager à demander à S. Louis, notre glorieux patron, une vraie charité, désintéressée, compatissante, généreuse et prévenante pour votre prochain. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DU SACRÉ-CŒUR

XVI

14e Invocation

CŒUR DE JÉSUS, EN QUI SE TROUVENT TOUS LES TRÉSORS DE LA SAGESSE ET DE LA SCIENCE

Mes frères,

La curiosité et la cupidité humaines ont toujours été vivement sollicitées par l'attrait des trésors cachés. La légende des Argonautes à la poursuite de la Toison d'or en fournit une preuve plusieurs fois millénaire. Depuis lors, que de récits médiévaux ont repris ce thème inusable, sous les formes les plus variées ! Et les auteurs modernes ne dédaignent pas d'exploiter encore cette mine inépuisable, comme l'a si gentiment démontré Paul Arène, dont la *Chèvre d'or* fait les délices de nos populations méridionales.

I

Un triple instinct explique cette tendance qui, à certaines heures, a dégénéré en passion. Il y a d'abord le goût de l'inconnu et du mystère. Un trésor enfoui ne saurait être découvert sans d'ingénieuses et méthodiques recherches où l'on trouve le même plaisir que celui du chasseur relevant les pistes de son gibier. Les alternatives d'espérance et de découragement, et jusqu'aux désillusions mêmes, ajoutent leur charme à l'entreprise. Ajoutons à tout cela — au moins chez un certain nombre d'hommes — le goût du risque, l'attirance présomptueuse du péril, et nous n'aurons pas de peine à comprendre le premier des mobiles qui poussent les grands aventuriers à la conquête de richesses inconnues.

Beaucoup de gens sont, en outre, stimulés par l'ambition. Nous vivons à une époque où l'argent, à peu près maître de tout, permet d'accéder aux honneurs les plus élevés comme aux situations les plus brillantes. Que ce soit assez immoral, je n'en disconviendrai pas, mais c'est un fait et un fait dont il est impossible de ne pas tenir compte. La poursuite de la fortune ne peut donc être que stimulée par cet appât nouveau.

Et tout cela sert à développer l'avarice, qui est un des penchants les plus naturels à l'homme. De tout temps les mortels ont cherché âprement à accroître leurs ressources. Il semble que rares soient les époques où la ruée vers l'or ait été plus fougueuse, plus cruelle aussi, que de nos jours.

Dans ce sentiment qui pousse l'humanité vers les trésors, il faut savoir opérer la distinction entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas. Sans doute, il n'y a rien de blâmable à ce qu'un père de famille cherche à accroître son patrimoine afin de mieux élever ses enfants ; l'épargne est une vertu naturelle et il est d'autant plus opportun de louer les gens économes qu'on en rencontre moins fréquemment.

Mais, à côté de cela, l'abus et l'exagération sont toujours prêts à transformer le bien en mal. Soit que l'on dépasse les limites normales, soit que l'on emploie, pour parvenir à son but, des méthodes illicites, on commet bien des fautes dans la recherche de la richesse. Et ces fautes sont d'autant plus lourdes que les avantages poursuivis sont d'un ordre plus vulgairement matériel.

Car il faut bien remarquer que l'exploitation des ressources de la nature peut comporter toute une graduation. De nos jours, ce qui avive surtout le désir, c'est la possession de l'argent. Qu'il soit représenté par des lingots ou des monnaies de métal précieux, qu'il soit symbolisé par des chèques, des traites, des billets de banque ou des titres, l'argent, maître actuel du monde, est le but vers lequel tend la multitude. Cet appétit est des plus grossiers, et l'on a connu des époques où la recherche de la fortune prenait des formes plus élégantes.

Il y a quelques siècles à peine, la possession si convoitée de vastes domaines assurait sans doute l'aisance ; mais elle avait cette heureuse contrepartie d'imposer, presque automatiquement, des devoirs de justice, d'autorité, de bienfaisance qui développaient l'âme du seigneur propriétaire d'un fief, lorsqu'il était jaloux de remplir dignement ses obligations morales. Personne n'osera en demander autant à l'ensemble des financiers de notre âge.

Au moment de la Renaissance, l'attrait vers les trésors se manifeste surtout du côté des objets d'art, doublement précieux par leur matière et par la façon magnifique dont ils étaient mis en valeur. Ainsi l'esprit s'épurait d'une certaine manière et peu à peu il s'élevait au-dessus des fortunes métalliques jusqu'à un désir plus noble : celui des richesses spirituelles, plus précieuses encore que les autres, et qu'il serait criminel de dédaigner.

II

Le goût des trésors intellectuels est une tendance naturelle de notre intelligence qui, dès qu'elle est un peu cultivée, désire le vrai, le beau, le bien. Mais il ne trouve sa pleine et sublime réalisation qu'en passant dans le plan surnaturel, car alors une mine incomparablement plus riche est offerte aux investigations de notre esprit.

Les connaissances de l'au-delà ne sauraient, en effet, être mises en parallèle avec les simples sciences humaines. Elles leur sont infiniment supérieures par leur objet d'abord. Tandis que nos études ordinaires ne peuvent nous révéler que quelques secrets, plus ou moins incomplets, de la création, les méditations religieuses nous proposent au contraire Dieu lui-même et ses œuvres les plus hautes comme but de notre effort.

Elles sont, en outre, plus utiles, car si les découvertes scientifiques aboutissent à procurer un confortable plus ou moins illusoire, leurs avantages sont toujours bornés et périssables, tandis que la connaissance des lois et des volontés divines

nous procure les moyens d'arriver à cette béatitude éternelle qui constitue pour notre âme une richesse unique et que rien ne saurait égaler.

Il n'est pas jusqu'à leur mode de connaissance qui ne leur assure une supériorité de plus. En effet, nos investigations normales ne sont que le fruit de notre seule expérience et de nos ressources intellectuelles, « toujours courtes par quelque endroit, » ainsi que le disait Pascal. Mais lorsque nous cherchons à explorer l'infini, nous nous trouvons aussitôt aidés par des auxiliaires surnaturels : la grâce de Dieu, l'enseignement de l'Eglise. Et ce secours multiplie immensément notre pouvoir, en même temps qu'il nous préserve de l'incertitude, du découragement et de l'erreur.

Aucune hésitation n'est donc possible. Parmi tous les trésors que la générosité de la Providence a mis à la disposition de l'homme, ce sont les richesses spirituelles qui doivent nous tenter de préférence à toutes les autres, non seulement à cause de leur valeur intrinsèque, mais encore en vue de notre bonheur bien compris.

Quiconque prend la peine d'y réfléchir comprend vite l'exactitude de cette assertion. Mais il arrive trop souvent que la foule des hommes, éblouie par l'éclat plus immédiat et plus brutal des joyaux d'ici-bas, ne s'élève pas jusqu'à des considérations aussi hautes.

Ceux qui s'en pénètrent et qui les font passer pratiquement dans leur existence constituent donc une élite. Et ils doivent une gratitude bien vive au Seigneur qui les a éclairés en leur montrant la valeur réelle des choses divines. Ce don du ciel s'appelle la sagesse et ne saurait être trop apprécié. Quiconque en jouit est assuré de discerner le bien du mal, la réalité profonde d'avec les apparences trompeuses. On possède alors comme une garantie de vérité et de justice ; on domine l'aveugle multitude qui marche au hasard et sans savoir où la conduisent ses pas.

Mais une très grande prudence s'impose. A côté de la sagesse vraie, immuable et divine, il en existe une autre, trouble, remplie de pièges et de chimères, qui n'engendre que l'erreur et qui n'est qu'une parodie du démon à l'égard de l'œuvre céleste. Dans ce cas, comme dans les légendes du Moyen Age, le trésor est soudain changé en un amas de feuilles mortes. La déception de ceux qui s'y sont attachés provient, le plus souvent, de ce qu'ils ont trop voulu compter sur eux-mêmes et se fier à leurs propres forces.

Que cet orgueil ne soit pas le nôtre. Méfiants à l'égard de notre faiblesse que nous connaissons trop bien, souvenons-nous que c'est en Dieu seulement que l'on trouve la sagesse réelle, la sagesse infaillible, parce que, par définition, il est lui-même la Sagesse absolue et increée. Si nous voulons être vraiment sages, demandons au cœur de Jésus de nous apprendre à juger tout selon ses vues, à tout décider suivant son appréciation. Quand il nous aura accordé cette grâce, il nous aura offert le trésor le plus inestimable que l'on puisse jamais concevoir. Il aura mis entre nos mains, avec le flambeau de la lumière, les clés de l'impérissable séjour de félicité.

III

Le Sacré-Cœur n'est pas seulement l'inépuisable trésor de la sagesse ; il est aussi celui de la science infinie.

Une distinction s'impose entre ces deux notions, assez voisines l'une de l'autre pour que certains, à première vue, soient tentés de les confondre. Ainsi que nous venons de l'indiquer, la sagesse est la rectitude du jugement, un juste discernement. Elle est donc, à proprement parler, plutôt une aptitude. Mais cette aptitude ne se suffit pas à elle-même. Elle doit être appliquée à des données déterminées, qui sont précisément ce qui constitue la science.

La science, elle, est l'accumulation des renseignements de toutes sortes que notre esprit parvient à retenir. Mais elle ne se borne pas là. Il y a des gens qui, grâce à une mémoire heureuse, ont entassé dans leur cerveau mille détails confus, mille dates historiques, mille précisions de chimie ou d'histoire naturelle et qui, malgré cela, ne sont jamais devenus des savants.

Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas su classer et clarifier ces indications fragmentaires et chaotiques, pour les transformer en un ensemble logique, clair et harmonieux. Un cerveau encombré d'un fatras de textes ressemble à un grenier poussiéreux ou à une arrière-boutique dans laquelle on jette négligemment les objets les plus hétéroclites, que, sans doute, on n'utilisera jamais.

D'autres personnes, au contraire, avec moins de documentation parfois, arrivent à ordonner méthodiquement leurs connaissances. Elles en font une synthèse lumineuse ; elles possèdent le moyen de les adapter aux circonstances ; elles les érigent en un superbe monument intellectuel, un peu comme on bâtirait un palais. Et ce sont elles qui possèdent la science.

Transposons maintenant ces vérités élémentaires dans le domaine surnaturel. Pour que notre sagesse, reçue de Dieu, puisse être employée, il faut lui fournir comme base un ensemble suffisant d'instruction religieuse, une connaissance de vérités que Dieu a révélées lui-même ou qu'il a permis aux hommes de déduire de sa Révélation.

Mais c'est ici que le travail devient délicat. Certains accumuleront dans leur esprit les formules de doctrine ou de dévotion sans en dégager un plan d'ensemble. D'autres relieront ces extraits les uns aux autres, les disposeront selon leur importance relative et en tireront les conclusions qui orienteront désormais toute leur vie.

Ce sont ces derniers qui auront raison. Ils auront su allier le positif à l'absolu, la sagesse à la science, et ils seront dans le chemin de la vérité et de la vertu. C'est donc leur méthode qui doit nous inspirer et nous servir d'exemple. Mais là encore, il faudra nous rappeler que nous sommes

sujets à nous tromper continuellement et que si nous nous fions trop à nous-mêmes, nous aboutirons tôt ou tard à des mécomptes.

Le seul moyen de nous en préserver, c'est de nous appuyer, non pas sur notre science personnelle, mais sur celle de N.-S. Jésus-Christ. Nous n'entendons point dire par là qu'il faille négliger les recherches, afin de mieux asseoir notre foi sur de plus sérieux motifs de crédibilité et notre morale sur une application plus adéquate de la loi. Il serait, au contraire, présomptueux, et par conséquent coupable, d'attendre, sans faire aucun effort, que le Seigneur daigne nous illuminer par des procédés miraculeux, comme il le fit pour ses apôtres au matin de la Pentecôte. La vérité est entre ces deux extrêmes : nous devons faire, avant tout, tout ce qui est en nous pour conquérir la science surnaturelle. Mais nous devons en même temps conserver l'esprit d'humilité qui nous permettra de renoncer à nos conclusions, aussitôt qu'elles ne paraîtraient pas rigoureusement conformes aux règles ou même aux simples indications données par le Christ et son Eglise.

* *

« Aide-toi, le ciel t'aidera. » Ce judicieux proverbe trouve son application dans le problème que nous étudions en ce moment. Dans notre poursuite des trésors surnaturels, nous devons d'abord travailler nous-mêmes, afin que Dieu puisse, par les faits, juger de notre bonne volonté. Mais nous devons aussi espérer qu'au moment voulu il interviendra lui-même, afin de nous éviter les échecs et de nous mettre en possession de ses richesses sans pareilles que l'on appelle la sagesse d'en-haut et la science des choses de Dieu, gages et conditions de la gloire éternelle.

ENTRETIENS SUR LE DISCOURS APRÈS LA CÈNE

II

Exhortation à la confiance

Premier motif : LA SÉPARATION NE SERA PAS ÉTERNELLE (XIV, 1-11)

Jésus Voie, Vérité et Vie

Les versets 36 à 38 du chapitre XIII semblent, à première vue, former une sorte de digression, provoquée par la question de S. Pierre : « Seigneur, où vas-tu ? » En réalité ils contribuent à préparer les pensées développées au début du chapitre suivant. Et cette harmonie avec le thème initial du discours est plus frappante encore si l'on tient compte des passages parallèles des trois Synoptiques.

C'est qu'en effet l'annonce du reniement du Chef des Apôtres est rapportée par les quatre Evangiles. En S. Luc (XXII, 31-34 et 35-37), elle est accompagnée de la promesse, faite à Pierre, de l'indéfectibilité dans la foi et d'avertissements, donnés à tous, au sujet des épreuves prochaines. En S. Matthieu (XXVI, 31-35) et en S. Marc (XIV, 27-31), elle est liée à une prédiction plus générale visant la défection et la dispersion du Collège Apostolique.

Ce parallélisme soulève un problème de chronologie que nous n'avons pas à étudier ici. Aussi bien, comme l'ensemble du récit appartient plutôt aux Synoptiques, nous ne nous arrêterons pas à le commenter. Nous nous bornerons à demander aux trois versets de S. Jean une leçon d'humble défiance de nous-mêmes. Pierre a été sincère ; mais il présumait de ses forces. Il a perdu de vue que la fidélité tant dans la foi intérieure (qu'il a gardée) que dans sa confession extérieure (où il a failli) est œuvre de grâce divine en même temps que d'humain bon vouloir, et que pour l'assurer les forces de la nature ne suffisent point, pas même quand les enthousiasmes de l'amour en décuplent l'élan. Nous nous souviendrons que pas une œuvre salutaire, méritoire de la vie éternelle, ne saurait être posée sans la grâce et que, même pour demeurer persévéramment fidèle à l'honnêteté morale ou triompher de certaines tentations particulièrement délicates, l'homme a besoin d'un secours particulier du Ciel. Cette aide d'En-Haut, nous l'obtiendrons, appuyés sur les mérites de Jésus, par nos supplications filiales.

* *

Avec le chapitre XIV s'ouvre ce qu'on serait tenté d'appeler *le corps* du Discours après la Cène. Mais la locution apparaît vraiment impropre. Moins encore ici que dans le Sermon sur la Montagne, il peut être question de disposition méthodique, d'ordonnance régulière rappelant l'allure d'une composition classique. D'abord l'Oriental a d'autres procédés d'exposition que l'homme d'Occident. Il laisse à sa parole plus de liberté. Les idées se suivent, sans doute, et, dans une certaine mesure, s'appellent et se lient. Mais on chercherait en vain un groupement hiérarchique des pensées, un enchaînement strict et rigoureux. Juif, parlant à des fils d'Israël, le Sauveur reste fidèle à ces habitudes d'esprit, on pourrait dire : à ces mœurs oratoires. De plus et surtout, Jésus, à ce moment, ne prêche point aux foules ; il s'adresse directement à ses seuls Apôtres. Sa parole n'est pas une leçon, pas même une allocution. C'est un entretien intime, la causerie des adieux. L'Ami, près de quitter ses amis, laisse s'épancher son cœur. Le Maître, sur le point de laisser les disciples qu'il a formés, leur confie ses pensées suprêmes et ses dernières recommandations. Sans doute, il leur communique des enseignements, voire d'une singulière élévation ; mais il le fait d'une façon très simple, sans apprêt, gardant à l'exposition la libre allure qui permet l'interruption et greffe la doctrine sur une question posée.

Il est loisible évidemment de chercher à rattacher les paroles de Jésus à une trame plus ou moins continue. Mais c'est à la condition de ne pas insister sur la valeur objective d'un pareil arrangement, et de voir avant tout dans le plan présenté une analyse subjective, propre à faciliter l'intelligence du texte et à en graver le souvenir.

Cette remarque permettra de comprendre la diversité qui existe entre les différentes trames proposées pour ramener à une certaine unité l'ensemble des développements englobés sous le titre de « Discours après la Cène. »

Aussi bien le rapport des quatre chapitres XIV-XVII qui composent cet ensemble soulève-t-il certains problèmes dont l'examen se rattachera, de façon naturelle, aux versets qui les amorcent. Retenons seulement ici que, de l'avis de tous, le chapitre XIV forme un tout homogène. Il constitue une *exhortation motivée à la confiance*. Celle-ci doit reposer foncièrement sur la foi au Père et au Fils, à Dieu et à son Christ. Divers motifs sont proposés pour l'affermir et la développer : le caractère transitoire de la séparation, — l'assurance que l'appui de Jésus est acquis à ses disciples, ménageant la puissance à leur action, à leur prière l'efficacité, — la promesse d'un Paraclet, — enfin l'annonce de manifestations mystiques du bon Sauveur, perpétuant sa présence au milieu des siens (1-11 ; 12-14 ; 15-17 ; 18-22). Les mêmes pensées sont reprises ensuite, en ordre inverse, plus ou moins complètement (22-24 ; 25-26 ; 28a). Le tout se termine avec un nouvel appel à la paix et à la confiance et par des paroles d'adieu (27-31).

* *

« Que votre cœur ne se trouble pas ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. » (Verset 1). L'ensemble des paroles qu'offre à notre méditation la digression apparente mentionnée au début de cet entretien, était bien fait pour plonger les Apôtres dans la tristesse et l'abattement. L'annonce de l'épreuve imminente pour le pasteur et pour le troupeau, la prédiction de la défection des Douze, du triple reniement de leur chef, sans parler de la nécessité affirmée d'être prêts à toute éventualité, éveillaient dans l'âme des auditeurs du Christ autant de sujets de trouble et d'appréhension. Et pourtant Jésus veut que ses disciples ferment leurs cœurs à ces sentiments, qu'ils gardent la confiance et la paix.

Où les puiseront-ils ? Avant tout *dans la foi*. Ils croient en Dieu ; qu'ils croient aussi au Christ ! Le texte grec peut se traduire par un double impératif : « Croyez en Dieu et croyez en Moi. » Il en est qui préfèrent cette leçon ; nous resterons fidèles à l'autre. Le sens, d'ailleurs, n'est pas foncièrement modifié. De toute façon, Jésus se présente comme objet de foi, au même titre que son Père, et cette revendication est une affirmation tacite de sa divinité.

Les Apôtres croient en Dieu, non de la croyance, abstraite et froide, que la raison engendre à l'endroit de l'Etre suprême dont elle affirme l'existence, mais de la foi proprement dite, celle qui s'appuie sur la révélation. Ils croient au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dont l'amour enveloppe d'une paternelle providence Israël et chacun de ses enfants, au Dieu dont le Messie, si longtemps attendu, va, sous peu, établir le règne sur les Nations. Et cette foi est en eux et pour eux le principe d'indéfectibles espérances, de ces confiants espoirs que la Psalmiste s'est plu à exalter. Eh bien ! qu'ils croient de même en Jésus, en la transcendance de sa personnalité qui l'égale au Père dans l'unité de la nature divine reçue de Lui. Qu'ils croient à la mission de salut que ce Père lui a commise !

La foi que le Christ réclame pour lui même comme pour son Père céleste, ce n'est pas une simple confiance, un pur mouvement affectif ; non, c'est un acte jailli de l'intelligence sous la motion de la volonté et l'action de la grâce, c'est l'adhésion aimante, sur la propre affirmation de Jésus, à la divinité de sa personne comme de sa mission. Cette foi se développe en espérance ; elle s'épanouit en amour.

C'est cette foi confiante, aimante, qui doit être pour les disciples du Christ un immortel principe de courage et de paix. C'est elle qui, durant l'absence terrestre et sensible du Maître, les maintiendra en perpétuel contact avec Lui : — elle qui le leur montrera, comme Etienne le verra debout à la droite du Père, prêt à porter secours à ceux qui combattent pour lui ; — elle qui le leur révèlera sous les apparences du pain et du vin, transformés par ses paroles tombées de leurs lèvres ; — elle enfin qui leur permettra de saisir en eux-mêmes, dans leurs âmes sanctifiées, la présence et l'action mystérieuse dont il va bientôt les entretenir.

La condition des Apôtres après le départ de Jésus, c'est la nôtre durant tout le cours de notre pèlerinage terrestre. C'est par la foi seule, la foi épanouie dans la charité, que nous pouvons ici-bas saisir Jésus, entrer en contact avec Lui. Elle est le flambeau destiné à éclairer notre marche à travers les ombres de la vie présente jusqu'au moment où luira pour chacun de nous l'aube du jour éternel (Cf. IIe Ep. de S. Pierre, I, 19). Sa clarté doit affermir nos pas, sa douce chaleur dilater nos cœurs dans la paix. Combien dès lors il importe de la maintenir en nous lumineuse, ardente ! Travaillons à l'aviver sans cesse et qu'elle nous maintienne en union constante avec Jésus. Rien alors ne pourra jeter dans nos âmes un trouble, un effroi persévérants.

Croyons à l'amour du Père et à la Providence surnaturelle dont il enveloppe ses enfants d'adoption ! Croyons à l'amour du Fils pour ceux dont il a fait ses frères ! Voyons du regard de la foi Jésus « *semper vivens ad interpellandum pro nobis* » (Hébr., VII, 25), présentant sans cesse à son Père les cicatrices de ses plaies, muet mais éloquent appel aux miséricordes divines en faveur de la pauvre humanité. Reconnaissons en Lui, sous les voiles de l'Hostie, le compagnon de notre exil, l'aliment de notre vie surnaturelle. Sachons enfin le saisir présent au plus intime de nos âmes sanctifiées, avec le Père et le Saint-Esprit, comme terme de notre pensée aimante et principe des énergies qui la produisent. Mais, parce que la foi est, en même temps que l'œuvre de notre libre volonté, le fruit de la grâce divine, ne manquons

pas d'en demander humblement à Notre-Seigneur l'accroissement en nos âmes : *Domine, adauge nobis fidem !*

* *

C'est par la foi que les Apôtres resteront en contact avec Jésus après son départ vers le Père ; mais son absence ne doit pas durer toujours. *La séparation n'est que transitoire.* Le Christ, un jour, reviendra prendre, pour les avoir à jamais avec Lui, ses disciples fidèles.

« En la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures. » La maison de Dieu évoquait naturellement pour les Apôtres la vision du Temple. Ses vastes parvis, ses amples portiques pouvaient recevoir et abriter des milliers et milliers de personnes. Des logements multiples étaient aménagés dans les constructions du *hiéron* intérieur. Tout cela cependant n'était que faible image de la vraie demeure du Père céleste. Là, les demeures sont sans nombre. Offrent-elles toutes égale ampleur et pareille beauté ? Non, vraisemblablement, et les Pères volontiers l'ont déduit de ce passage. Toutefois Jésus n'en dit rien. Ce qu'il affirme, c'est leur multiplicité ; l'accent n'est pas sur la diversité, mais sur le nombre. C'est dire assez qu'il y a place pour les disciples fidèles du Sauveur. S'il en eût été autrement, il n'aurait pas manqué de le leur dire en toute loyauté. Car il va précisément en avant aménager aux célestes parvis la demeure des élus. Celle-ci leur réserve une place et il va la leur préparer. (Verset 2).

Mansiones multæ sunt : les demeures sont en grand nombre. Nous pouvons donc espérer, en filiale confiance, qu'il s'en trouvera pour nous, si faibles, si misérables que nous puissions être, du moment que le Christ pourra reconnaître en nous des disciples malgré tout fidèles, et que la foi aimante, en nous rattachant à son corps mystique, appellera pour nous l'éternelle réunion avec notre chef auguste.

Jésus va préparer la demeure. Il remplit le rôle de l'ami fidèle, du fourrier prévoyant et dévoué qui devance les autres pour aménager les logements qui doivent les accueillir au terme de l'étape. C'est par allusion à ce rôle que l'Epître aux Hébreux le qualifie d' « avant-coureur » (Hébr., vi, 20), et que S. Paul et S. Jean saluent en lui le « premier-né d'entre les morts » (Col., i, 18, et Apoc., i, 5). Et quand tout sera prêt, il reviendra, comme fait volontiers l'ami qui s'avance sur la route à la rencontre de ceux qu'il a précédés. « Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez vous aussi. » (Verset 3). Quand reviendra-t-il ? Sera-ce seulement à la Parousie, lors du second avènement, glorieux ? Les anciens volontiers l'ont compris de la sorte ; d'autres préfèrent entendre le texte de « tout retour opportun du Christ, visible ou invisible » (Durand). En fait, la parole de Jésus est muette sur l'époque. Ce qu'elle affirme, en l'accentuant, c'est la certitude du retour. Quand S. Jean écrivait ces lignes à la fin du Ier siècle, tous ses compagnons du Cénacle s'étaient endormis dans le Seigneur. Il est donc certain que l'Evangéliste n'envisageait pas un retour du Christ où Jésus dût retrouver en bloc, vivants, les commensaux de la Cène et les emmener ensemble dans la maison du Père. Son « *Veni, Domine Jesu !* » de l'Apocalypse (xxii), où semble résonner l'écho du « *Cupio dissolvi et esse cum Christo* » de S. Paul (Philip., i, 23), indique, à mon sens, suffisamment que le retour du Seigneur se liait, dans sa pensée, au trépas, au moins pour ceux qui avaient alors quitté ce monde.

* *

Quelque sombre que puisse leur paraître la perspective de la vie sans la présence sensible de Jésus, les Apôtres ne doivent donc pas perdre courage. Ils reverront un jour le Seigneur. Ils lui seront réunis quand ils seront arrivés, comme lui, par la souffrance et la mort, à la gloire et à la félicité dont on jouit dans la maison du Père, où il va leur préparer une place. Et maintenant ils savent où il se rend. Ils connaissent par là-même le chemin. (Verset 4). Pour y arriver, ils n'ont qu'à suivre Jésus, à mettre leurs pas dans ses pas.

Les disciples ne comprennent point. Sans doute, ils entrevoient probablement qu'en parlant d'aller dans la maison du Père, le Sauveur fait allusion à sa mort prochaine, tant de fois annoncée. Mais encore, l'idée d'un vrai voyage terrestre continue d'occuper leur esprit. C'est en son cours ou à son terme qu'ils perçoivent confusément l'issue fatale. Et puis, ils ont remarqué que la question précise de Pierre : « Seigneur, où vas-tu ? » (xiii, 36) est restée sans réponse directe. Ils veulent en avoir le cœur net, sur ce voyage mystérieux. Thomas se fait l'interprète de leur inquiète curiosité : Thomas, aimant, dévoué, mais aisément pessimiste (Lebreton), avide, en tout cas, d'évidence directe (cf. xx, 25). « Seigneur, réplique-t-il, nous ne savons pas où tu vas ; comment connaîtrions-nous la voie ? » (Verset 5).

Suivant son habitude en face d'interruptions de ce genre, Jésus ne répond pas directement. Il se borne à prendre une des paroles de l'objection comme point de départ d'un nouvel enseignement, ici combien sublime ! « La voie ? » je la suis moi-même. Jésus lui dit : « Je suis la Voie, et la Vérité, et la Vie ; personne ne vient au Père si ce n'est par moi. » (Verset 6).

Jésus est *la Voie !* Il l'est, sans doute, parce qu'il nous a révélé par ses enseignements le sûr chemin qui conduit au Père, la conduite à tenir pour obtenir la béatitude promise à la justice messianique et entrer en possession plénière du Royaume des Cieux. Il l'est, de plus, parce qu'il nous entraîne, par ses exemples, l'ascendant vainqueur de sa personnalité, dans les âpres sentiers qui conduisent à la patrie céleste.

Mais il l'est encore et avant tout, dans un sens beaucoup plus vrai et plus profond, par le seul fait de son Incarnation rédemptrice. Lorsque, dé-

pouillant la gloire inhérente à sa condition divine pour prendre la forme de l'esclave, il a daigné se faire homme semblable à nous (cf. Philip., II, 6-7), il a, dans sa personne réunissant double nature en une subsistance unique, créé la route par laquelle nous pouvons atteindre la béatitude, chaussée vivante, reliant, à l'instar d'un câble téléphérique, les bas-fonds terrestres de notre humanité avec les célestes cîmes de la divinité. Qui adhère à Lui par la foi aimante et entre ainsi en participation de son influx sanctificateur, subit une aimantation vitale qui l'élève, d'abord vers les hauteurs de la perfection, puis jusqu'aux sommets naturellement inaccessibles de l'intuitive vision, comme l'humble wagonnet qui, du fond de la vallée, gagne la région des neiges éternelles.

Jésus est *la Vérité !* Il l'est non seulement en ce sens que ses affirmations présentent toujours absolue conformité avec la réalité objective ; non seulement en ce sens que sa doctrine est pour nous source, parfaitement sûre, de connaissances touchant la nature de Dieu, ses relations avec le monde, ses miséricordes à l'endroit de l'humanité. Il est la Vérité dans une acception autrement radicale, parce que, comme Dieu, il s'identifie avec elle. Et c'est précisément en raison de cette identification que toute parole tombée de ses lèvres humaines est reflet infaillible de la réalité des choses. C'est parce que Jésus est la vérité substantielle qu'il pénètre, par son intelligence créée, si avant (sans en atteindre pourtant les ultimes profondeurs) dans l'essence même de Dieu, qu'il saisit avec une telle plénitude les mystères de la vie intime de la Trinité adorable, les secrets de l'action providentielle dans le domaine de la nature et dans celui de la grâce, et qu'il lui appartient d'être ici-bas le révélateur authentique de toutes ces merveilles.

Jésus est *la Vie !* Et par là il ne faut pas entendre uniquement qu'il est le principe de la vie surnaturelle en nous, qu'il nous l'a méritée et qu'il nous la communique. La portée de cette parole est autrement étendue et féconde. La vie, c'est un mouvement, une activité dont le principe est immanent dans l'être qui l'exerce. Dieu, acte pur, est essentiellement vie ; il est *la Vie*. Jésus, vrai Fils de Dieu, est vie en ce sens radical et essentiel. Et c'est parce qu'il se confond ainsi avec « la Vie », parce qu'il est Dieu, qu'il a pu donner à ses actes humains valeur d'œuvres divines, offrir au Père offensé une satisfaction digne de Lui, opérer notre Rédemption. C'est parce qu'il est « la Vie » qu'il lui fut permis de communiquer à son humanité la puissance de rappeler d'un mot les morts à l'existence, les pécheurs à l'état de grâce. C'est parce qu'il est « la Vie » substantielle qu'il a pu changer le pain en son corps, le vin en son sang et se faire ainsi l'aliment de notre vie surnaturelle. (Cf. Jean, VI, 63). C'est enfin parce qu'il est par essence « la Vie » que des paroles humaines, des gestes créés, ont reçu de Lui la vertu d'exercer une causalité réelle, bien qu'instrumentale, dans la production et le développement en nous de la vie de la grâce.

Jésus est *la Voie* parce qu'il est « la Vérité et la Vie ». Vérité essentielle, il présente Dieu à notre âme ; Vie substantielle, il communique à celle-ci les énergies surhumaines nécessaires pour atteindre le Très-Haut et s'unir à Lui par la connaissance affectueuse. — Réciproquement, c'est parce qu'il est « la Voie » que le Christ est « la Vérité et la Vie ». C'est, en effet, en s'unissant à notre humaine nature qu'il est devenu pour elle, par ses mérites comme par sa parole et son influx, principe de lumière et de surnaturelle vitalité.

O Jésus, Vérité essentielle, donnez aux âmes égarées ou inquiètes l'amour sincère de la vérité, le courage de la rechercher loyalement, afin qu'elles s'orientent ainsi et s'acheminent, fût-ce inconsciemment,... vers vous, mon Dieu ! — Que votre parole sacrée soit l'aliment de mes pensées, la règle de mes jugements, la norme de ma conduite ! Que mon esprit constamment s'en nourrisse ; que ma volonté s'en inspire toujours dans ses sentiments affectifs comme dans ses décisions agissantes !

O Jésus, Vie substantielle, que mon âme persévéramment unie à Vous par la foi aimante, ne connaisse jamais la mort ! Qu'elle puise en Vous une vitalité surnaturelle sans cesse plus intense ! Que tous ses actes, divinisés par votre influx, emprunte à cette sève l'arôme du mérite éternel ! Que « le Moi » égoïste, orgueilleux ou sensuel, en elle se dessèche chaque jour davantage et que sa vie éteinte ne laisse plus place qu'à la vôtre, afin que je puisse dire avec votre Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis ; mais c'est le Christ qui vit en moi » (Gal. II, 20) !

O Jésus, vous êtes « la Voie » ! Faites donc que, guidé par les rayons de votre vérité, soutenu par les énergies de votre vie, je marche courageusement sur vos traces, mettant mes pas dans vos pas, alors même que mes pieds devraient s'ensanglanter aux aspérités de la route, à la morsure des ronces qui bordent le chemin ! Ou plutôt, Voie vivante et vivifiante, attirez-moi dans le grand courant d'amour qui part de votre Cœur transpercé ! Que, docilement, je me laisse emporter par lui jusqu'à la Maison du Père pour Le glorifier et Vous avec Lui, dans les siècles des siècles ! Amen !

Car vous avez dit : « Nul ne vient au Père si ce n'est par moi. » Et cette parole suffit pour confondre tous les rêves orgueilleux de la Théosophie, comme elle doit nous mettre en garde contre l'illusion d'une conception mystique erronée, qui, sous couleur d'élimination plus parfaite du sensible, voudrait exclure des degrés supérieurs de l'oraison le recours contemplatif à la très sainte Humanité du Sauveur.

* *

En se proclamant « la Voie, la Vérité et la Vie », Jésus s'était en fait affirmé Dieu. Il va revendiquer cette transcendance de nature d'une façon plus explicite.

Il y a, pour le début du verset, quelque flottement dans la leçon à suivre. A s'en tenir à la Vulgate et à d'autres témoins du texte, le Sauveur re-

produirait d'abord le reproche jadis adressé aux Juifs (Jean, VIII, 19) : « Si vous m'aviez connu, vous connaîtriez aussi mon Père », sauf à l'atténuer ensuite par ces mots : « mais désormais vous le connaîtrez et vous l'avez vu ». Mais il semble préférable d'adopter une lecture qui harmonise le verset, sans risque d'avoir été influencée par le parallélisme de VIII, 19 : « Si (comme c'est un fait) vous m'avez connu, vous connaîtrez aussi mon Père ; dès à présent vous le connaissez, vous l'avez vu » (Lagrange, Huby). Les disciples, sous l'action de la grâce, ont reconnu en Jésus le Fils de Dieu ; ils l'ont proclamé par la bouche de Simon Pierre (Matt., XVI, 16). Cette connaissance doit engendrer en eux celle du Père. « Tel fils, tel père » : si l'adage n'est pas toujours vrai, ici-bas, dans l'ordre moral, il se réalise constamment au point de vue de l'identité de nature. En Dieu cette identité n'est pas seulement spécifique, mais numérique; aussi entraîne-t-elle la communauté de tous les attributs absolus, de toute action extérieure. Et voilà pourquoi les disciples qui vivent dans la familiarité de Jésus, ont la connaissance du Père ; ils l'ont vu dans son Fils (Verset 7).

Mais les auditeurs du Maître ne s'élèvent pas si haut. Ils n'entendent point ses paroles de la connaissance spirituelle et de foi. La mention d'une vision du Père évoque spontanément en eux l'idée d'une théophanie sensible, comme celle du Sinaï. Et Philippe de s'écrier : « Seigneur, montre-nous le Père et cela suffit ! » (Verset 8). Assurément cette aspiration de l'Apôtre révèle un sentiment religieux profond, un amour réel de Dieu avec un rare détachement de la créature. On comprend que Bossuet consacre toute une méditation (83e jour) à la commenter, montrant comment « c'est le fond de la foi qui dit cette parole ; c'est en quelque façon le fond de la nature »... « qui sent qu'elle a besoin de posséder Dieu ». « Heureux, écrit-il, ceux qui poussent à bout ce désir, qui le poussent jusqu'au dernier, actuel et parfait renoncement !... Il faut, du moins, tout quitter par affection, par désir, par résolution ; je dis par une invincible résolution de ne s'attacher à rien, de ne chercher de soutien en rien qu'en Dieu seul. »

Toutefois, la parole de Philippe contriste le maître : il n'est pas compris. Il reprend sur un ton de reproche affectueux : « Depuis si longtemps je suis avec vous et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Versets 9-10). C'est l'affirmation nette et simple d'une identité foncière entre Jésus et Dieu. Mais cette identité elle-même ne tombe pas sous les sens : c'est le regard de la foi qui la discerne : « Ne crois-tu pas ? »

L'opération suit l'être et s'y conforme. L'immanence mutuelle du Père et du Fils entraîne la communauté de leurs œuvres. Les paroles tombées des lèvres du Christ n'émanent point d'une personnalité distincte de Dieu et c'est Dieu pareillement qui, en la personne de Jésus, réalise les œuvres de puissance opérées par ses mains. « Les paroles que je vous dis, je ne les profère pas de moi-même ; le Père demeurant en moi, accomplit ses œuvres. » (Verset 10).

« Croyez-m'en ; je suis dans le Père et le Père est en moi ; ou, du moins, croyez-le à cause des œuvres mêmes. » (Verset 11). Jésus demande à ses disciples de croire sur son affirmation à la mutuelle immanence du Père et du Fils, à l'identité de nature que cette immanence suppose. Sa parole pour eux doit suffire. Il leur a donné assez de preuves, au cours de leur long convivage, de la divine transcendance de sa mission et de sa personnalité. Cependant, s'il leur est besoin d'un recours explicite à des motifs de crédibilité, qu'ils considèrent, une fois de plus, les œuvres prodigieuses que ses mains ont semées. Ces merveilles, que seule la puissance divine a pu produire, garantissent pleinement la vérité habituelle de ses dires, l'exactitude de sa présente affirmation.

Ames pieuses, vous avez la foi, — foi infuse de votre baptême, librement, pieusement conservée, — foi recouvrée, rendue, par la miséricorde divine, à votre humble prière, à votre repentir sincère, à votre effort laborieux. Croyez fermement, sur la parole du Maître, sans essayer vainement de pénétrer à fond le mystère, la mutuelle immanence du Père et du Fils, l'identité numérique d'une seule et même nature divine subsistant en des personnes distinctes. Aux pieds de Jésus, dans les religieux colloques de la contemplation ou de la prière, souvenez-vous qu'il est votre frère ; n'oubliez pas qu'il est votre Dieu !

Si parfois la tentation du doute assaille, avec persévérance, votre esprit au sujet de l'Incarnation rédemptrice, faites — à moins qu'elle n'offre le caractère d'obsession maladive — ce que vous conseillerez aux âmes incroyantes mais tourmentées d'une inquiétude salutaire : portez, humbles et attentifs, vos regards sur les œuvres de Jésus-Christ, et non point seulement sur les miracles opérés par Lui au cours de sa vie terrestre, mais encore sur les prodiges, d'ordre physique ou moral, qu'il ne cesse, à travers les siècles de réaliser par ceux qui croient en Lui. Par avance, nous le verrons bientôt, il les a prédits comme devant perpétuer dans le cours des âges son action de thaumaturge et le témoignage apologétique qu'elle rend à sa personne comme à sa mission.

Mais, en même temps, vous souvenant que la foi est œuvre de la grâce divine avant même de l'être du vouloir humain, jetez-vous, avec le père du pauvre lunatique, aux pieds du Sauveur et aimez à lui redire, en humble confiance : « Je crois, Seigneur, mais venez en aide à la faiblesse de ma foi ! *Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam !* » (S. Marc, IX, 23).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 augusti 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

FABRIQUE de

MOBILIER D'EGLISE

Maison entièrement spécialisée, fondée en 1875

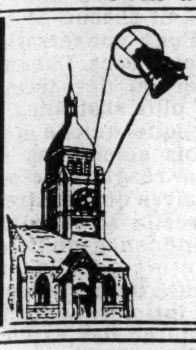
C. LENCLOS, rue de la Gare, BEUVRY (P.-de-C.).

Prix défiant toute concurrence

POUR LE VIN DE MESSE

s'adresser aux PÈRES TRAPPISTES de N.-D. des Neiges, par La Bastide (Lozère).

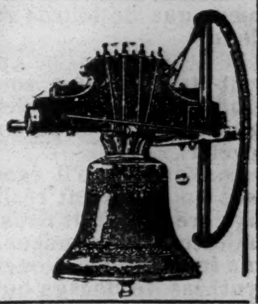
R. C. Largentière 1.699.



FONDERIE DE CLOCHES DE BAGNOLET

ARMAND BLANCHET, **Ingénieur des Arts et Manufactures**

237, rue Saint-Martin, PARIS (3e). — Arch. 38.44



LE BEFFROI ELECTRIQUE
MISE EN VOLÉE
TINTEMENT — GLAS
ANGELUS AUTOMATIQUE

ACCORDS — REFONTE
POSE — RÉPARATION
MISE SUR BILLES
REMONTAGES

ÉTUDES ET DEVIS GRATUITS SUR DEMANDE

Très nombreuses et très anciennes références.

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

Un Chemin de Croix
Une statue d'art...,

s'achètent en confiance

Mon Hesse - Rouen

45, rue des Carmes — Tél. 322.71.

SERVICE CENTRAL DE DOCUMENTATION
----- D'ART RELIGIEUX MODERNE -----

Renseignements et prix sur demande.

Chasublerie — Orfèvrerie — Bronzes.

Plus de Vols ni d'Effractions

TRONCS-COFFRES

Inviolables - ACIER - Brevetés

Paul PRIOURET, Constructeur

Médaille d'argent concours Lépine 1932

9 bis, rue Danicourt, MALAKOFF (Seine).

Références — Prix et Notices sur demande.

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

Vient de paraître

EXAMENS PARTICULIERS POUR LES PRÊTRES VIVANT EN COMMUNAUTÉ

par plusieurs membres des Communautés paroissiales de France

Lettre-préface de S. E. le Cardinal VERDIER
Introduction de S. E. Mgr CHAPTAL

Un vol. in-12 **10 fr.**

Des prêtres se groupant sous l'autorité de la hiérarchie, dans un congrès annuel au Sacré Cœur de Montmartre, nous donnent ici le fruit de leurs efforts pour une vie intérieure meilleure. Les examens particuliers qu'ils nous proposent sont expressément adaptés à la psychologie moderne.

HORLOGERIE - PENDULERIE
— Bijouterie — Orfèvrerie —

ALLIANCE HORLOGERE — **R. C. Besançon 29**

E. ENGINGER — **BESANÇON** — **15, rue Gambetta, 15**

Catalogue Ico sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

à quatre promenades : dans son passé, à travers les siècles ; dans son présent, à travers ses rues ; dans ses légendes tragiques ou bouffonnes, truculentes ou attendries, épiques ou sentimentales qui composent « une ample comédie » ; dans ses alentours (château de Hohlandsburg, Turckeim et les Trois-Epis, Rouffach) riches eux aussi de vieilles légendes.

Ces pages, dans lesquelles les détails historiques se mêlent aux anecdotes amusantes, feront connaître mieux que de lourds volumes la charmante cité alsacienne.

II — M. Louis Chaigne nous présente un pays qui a peut-être été plus souvent décrit et semble mieux connu : la Vendée. Bien des aspects en sont pourtant ignorés, et ce sont eux qu'il a pris à tâche de nous révéler.

La Vendée qu'il évoque, en poète et en Vendéen, avec un saisissant réalisme et le sens hallucinant du mystère, apparaît dans son ample totalité et avec sa majestueuse grandeur. Il a écouté les voix de la Colline inspirée des Alouettes ; il montre, dans une vaste synthèse, le Bocage où se déroula l'épopée tragique de 1793, le Marais aux ciels de Flandre, la plaine avec ses blés dorés, la mer sauvage devant laquelle Clemenceau planta sa tente avant de mourir ; il fait revivre la vieille race toute d'énergie, de politesse et de fidélité ; l'histoire, la légende et l'art, aux profondeurs insoupçonnées, sont, sous sa plume, des réalités vivantes qui gagnent la sympathie et l'attachement du lecteur.

On comprend, en lisant ces pages si lumineusement évocatrices, que le Cincinnatus de Saint-Vincent-sur-Jard — dont une ancienne propriété, la ferme du *Colombier*, orne la première page de la couverture — n'ait rien mis au-dessus de sa Vendée natale, à laquelle ne se peut comparer, comme il disait, « aucun spectacle des contrées et des hommes, aucune grâce de la terre, aucune splendeur du ciel, aucun champ de la plus grande histoire. »

M. Louis Chaigne, qui est le co-fondateur de la « Veillée Vendéenne » (groupement des écrivains et artistes de Vendée à Paris), a bien mérité de son pays natal et de tous les amateurs de beaux livres. Nous connaissions et nous admirions en lui le poète et le critique littéraire ; nous saluons aujourd'hui un historien et un artiste consommés.

Rien de mieux que ces deux livres pour cadeaux, récompenses, distributions de prix. Ils seront hautement éducatifs pour la jeunesse, à qui ils se recommandent spécialement, mais non exclusivement.

R. et A. PROPHÉTIE, professeurs à l'Externat de la rue Franklin et à l'Ecole Montalembert. — **A Complete English Method,** tome V : *Etudes géographiques et descriptives de l'Empire Britannique.* — In-8 couronne de 233 p., 15 f. — Paris, Beauchesne.

Ce volume fait partie d'un ensemble complet, méthodique et gradué, d'ouvrages pour l'enseignement de l'anglais dans toutes les classes depuis les petits commençants jusqu'à la Première inclusivement. Au total sept volumes, tous parus.

Les quatre premiers volumes de la collection visent surtout à donner aux élèves la connaissance de la grammaire. Le tome V (dernier paru) leur offre un aperçu descriptif et géographique de l'Empire britannique : Géographie physique, politique, économique, sites historiques de l'Angleterre, Ecosse et Irlande comprises, et de l' « Empire » : Dominions et Colonies. Un chapitre final décrit brièvement les Etats-Unis. Quant aux volumes spéciaux de 2e et de 1re, ils fournissent aux élèves les notions d'histoire, civilisation et littérature anglaises requises par les derniers programmes.

Méthode parfaitement au point, bien à jour pour les renseignements d'ordre technique. La présentation est excellente. C'est celle d'un livre de lectures, agrémenté de titres et de sous titres, les noms propres figurant en caractères gras. Le présent volume est enrichi d'une demi-douzaine de cartes et de plans très clairs et d'un index grammatical. A la fin de chaque chapitre, quelques versions et thèmes (trois ou quatre), des sujets de narration relatifs à la matière étudiée, et un questionnaire qui permettra de contrôler si l'essentiel de la leçon a été retenu.

Marie MARTEAU DE LANGLE DE CARY. **L'Evangile dans la vie des petits enfants.** — In 8 broché de 254 p., 15 f. ; relié 20 f. — Paris, Spes.

Rien de plus gracieux, de plus vivant, mais aussi de plus instructif, que cet Evangile mis à la portée des intelligences enfantines. Il se divise en de courts chapitres, ainsi qu'il convient à des lecteurs dont la faculté d'attention est assez limitée, et chacun de ces chapitres se présente sous forme d'une conversation entre une tante et ses trois neveux ou nièces. Dans un langage familier, qui sait exprimer en des termes faciles à comprendre les vérités les plus abstraites, la narratrice expose l'épisode évangélique qu'elle s'est donné pour thème et qui est parfois amené par un menu incident. Chacun des enfants réagit avec son caractère propre, en des reparties naïves qui montrent tout l'intérêt qu'ils prennent à ces récits et qui attestent en même temps la salutaire influence qu'ils en éprouvent. Le procédé du dialogue est difficile : ici l'auteur en use avec un art consommé ; on a vraiment l'illusion d'assister à ces causeries intimes. Les catéchistes tireront grand profit à s'inspirer des explications renfermées dans ce volume ; bien plus, ils auront tout avantage à mettre directement celui ci entre les mains des enfants. Ils pourront le faire notamment en le distribuant comme livre de prix, au moyen de l'édition reliée. Signalons, en terminant, que Mme Marteau de Langle de Cary se propose de faire paraître prochainement *La Bible dans la vie des enfants,* rédigé d'après les mêmes principes.

LOURDES VILLA SOULAGNET 22, Rte de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

VINS DE MESSE
Vignobles de l'Œuvre sur les coteaux de Rivesaltes spécialement cultivés dans ce but ; pas de vins achetés au commerce et de composition douteuse.
SEULE MAISON du Diocèse de Perpignan donnant la garantie épiscopale de vins liturgiquement purs.
Abbé Jean Bousquet, Econome, Espira-de-l'Agly (Pyr.-Orles)

MAISON BOULARD
2, Carrefour de la Croix-Rouge, PARIS (6e).
ORFÈVRERIE
BRONZES D'ÉGLISE
CHASUBLERIE
AMEUBLEMENT
Tout ce qui concerne la décoration et l'ornementation des églises.
Catalogue et devis franco sur demande.

POLYCOPISTES
soucieux de vos intérêts et de la qualité de votre travail, vous devez posséder tarifs d'appareils, fournitures et papiers de tirage de **H. HUSSON**, à Bievaincourt (Vosges), et consulter cette maison avant tout achat ou échange de machine à écrire ou duplicateur rotatif.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.
Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.
Ecrire : **Emile CAPDEVIELLE**, à Hagetmau (Landes).

— **NERVEUX** —
Vous qui cherchez un remède à vos maux : neurasthénie, irritabilité, insomnie, convulsions infantiles, crises nerveuses sous toutes formes, vous n'êtes pas incurables, quelle que soit la gravité de votre cas.
NERVIX pour les maladies bénignes.
ANTI-EPILEPTIQUE de LIEGE
pour les cas plus graves. Demandez la brochure contenant tous renseignements suffisants pour traitement Lab. Fanyau, 47, r. Cl. Lorrain, Lille.

LOURDES

POUR TOUS ACHATS D'OBJETS DE PIÉTÉ ET SOUVENIRS

ADRESSEZ-VOUS AU **PALAIS DU ROSAIRE** CATALOGUE FRANCO TARBES 1204

MAISON PRINCIPALE : 64, Boulevard de la Grotte.
SUCCURSALES : 158, Rue de la Grotte,
et 38, Rue de Livarot, à

LISIEUX

THEATRE & FETES

Fabrique de tous Décors et Accessoires

MACHINERIE THÉATRALE

Joseph LINTANF, ex-décorateur à l'Opéra-Comique
Rue Saint-Nicolas, LANNION (C.-du-N.). Tél. 156.
Maison recommandée par NN. SS. les Evêques de Saint-Brieuc et de Quimper
SPÉCIALITÉ DE PAPIER ROCHER
Catalogue illustré contenant renseign^ts et plans : 3 fr

CARTON & MOTTE FABRICANTS

11, rue des Chats-Bossus, LILLE
— MAISON FONDÉE EN 1850 —
Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Haut^r 25 c/m — Emballage *franco*.
Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10

STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre.
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m
Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande.

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

LIBRAIRIE PARIS-ROME, S^te An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VI^e)
Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefèbvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée*. Albert ABADIE. *Prix modérés.*

Marque déposée

Appareils brevetés S. G. D. G.
assurant électriquement les sonneries des
Volées, Tintements, Carillons,
Angelus automatiques.

GARANTIES ABSOLUES
SÉRIEUSES RÉFÉRENCES.

A. FARNIER,
Ingénieur spécialiste
VELARS-sur-OUCHE (Côte-d'Or).

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

Arthritiques

pour préparer votre **EAU ALCALINE**
n'employez que le

SEL VICHY-ETAT

qui lessive les REINS, l'ESTOMAC et l'INTESTIN
*et élimine l'***ACIDE URIQUE**

un sachet pour 1 litre d'eau
Le paquet de 3 sachets
Toutes Pharmacies
1.05